

ॐ



LE LOTUS

REVUE

DÉS

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY

RELIGION : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.

PHILOSOPHIE ET COSMOSOPHIE : ORIENTALES.

SCIENCES : SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.

ESTHÉTIQUE : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.

ARCHÉOLOGIE : DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE** : ASTRALE.

INDUSTRIE : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.

HYGIÈNE : RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

SOMMAIRE DU N° 8 (NOVEMBRE 1887) :

Amaravella : La Constitution du Microcosme. — **Mohini M. Chatterdji** : Le Panthéisme et la Morale. — **H. P. Blavatsky** : La Force inter-éthérique de M. Keeley (extrait de la Doctrine secrète). — **Papus** : de l'Alchimie. — La Table d'Émeraude d'Hermès. — **H. Olcott** : La Société Théosophique à la fin de 1886. — **Ch. Barlet** : La France vraie : mission de la France, par Saint-Yves d'Alveydre. — **Abbé de Villars** : Le Comte de Gabalis. — **Jean Rameau** : Le Rêve (poésie). — Pensées. — Faits et nouvelles. — Revue des conférences, etc. — Revue des journaux et périodiques. — Petit bulletin théosophique.

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

RIX DU NUMÉRO : 1 FR. 25

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58, PARIS.

PAGE A LIRE

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

ABONNEMENTS PAR AN

France	12 fr.
Etranger (Belgique, Suisse, Italie, etc.)	15 fr.
Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 12 m. — America : D. 3.	

Les abonnements se paient d'avance à M. Froment, 9, rue Malakoff, Malakoff (Seine), et partent d'avril et d'octobre de chaque année.

Vente au numéro : Chez M. Carré et dans les principales librairies. Prix : 1 fr. 25.

Rédaction : Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. F. K. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

Manuscrits : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

Livres : Il sera sérieusement rendu compte ou fait mention de tout ouvrage intéressant notre programme, dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Signes abrégatifs : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais, F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

Responsabilité : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qu'elle publiera.

Prix des Livres : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (Avis aux éditeurs et auteurs.)

Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits en italiques, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *decakhan* se prononce dévak'hane (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'e muet ; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, *ph* n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans *sh* et *ch* ; exemple, *Shica*, prononcez Chiva ; *chêla* prononcez tchéla. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch* : exemple, *Çiva*, prononcez Chiva ; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch* : exemple, *cêla*, prononcez tchéla. J se prononce *dj* : exemple, *ÿca*, prononcez djiva. Le g est toujours dur : ainsi *gita* se prononce guita ; gn se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante X équivaut à *hsh* : exemple, *xattriya*, prononcez khatrilla. U se prononce toujours ou : exemple *juru*, prononcez gourou. Ai, ay et Æ se prononcent aï (aille). Au et AO se prononcent aou : exemple, *Gautama*, prononcez gaoutama. EE se prononcent i : exemple *geeta*, prononcez ghita. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots en caractères ordinaires (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

PAGE A LIRE

AVIS DIVERS

Changements divers. — Désormais les demandes d'abonnement et de réabonnement devront être adressées à M. Froment (adresse ci-contre). M. Carré est toujours chargé de la vente des livres : il est utile de faire remarquer que sa librairie est transférée au n° 58 de la rue Saint-André-des-Arts, par suite d'agrandissement. Tout ce qui a rapport à la rédaction, aux envois de livres, aux échanges, devra être adressé comme par le passé au Directeur F. K. Gaboriau.

Errata. — A la page 6, du n° 7 du Lotus, 4^e ligne de la première note, renfoncer le 4 de 71 qui est mal venu. A la page 28, ligne 8, mettre *Mantoue* à la place de *Montoue*.

L'ISIS

Branche française de la Société théosophique
Fondée à Paris en Juillet 1887

Lux !

But. — C'est le même que celui de la Société théosophique dont elle relève et qui se trouve exposé sur l'autre feuillet vert.

Principes. — Le rejet de la foi aveugle, de la négation *a priori*, du dogmatisme religieux ou prétendu scientifique, la tolérance mutuelle, telles sont les seules exigences de la société à l'égard des adhérents.

Conditions. — Pour venir en aide à tous les chercheurs sincères, qui n'ont pas eu les moyens de se faire une opinion raisonnée, l'Isis reçoit tous les candidats sans autres conditions que d'être présentés par deux membres réguliers de la société et de payer une cotisation annuelle de cinq francs.

Le bureau de l'Isis se charge en outre, de toutes les formalités et correspondances nécessaires pour l'admission de ses membres et même des étrangers, dans la Société théosophique d'Adyar.

(Les membres honoraires qui sont, par le fait, membres de la Société théosophique de l'Inde et paient une cotisation annuelle de 25 francs reçoivent le *Lotus*).

Propagande. — En dehors des assemblées générales et réunions de bureau statutairement obligatoires, l'Isis organisera, dans la mesure de ses moyens, des lectures, des conférences, des discussions contradictoires sur les sujets qui rentrent dans son programme.

Indépendamment du *Lotus*, dont les colonnes sont ouvertes à toutes les études sérieuses et les critiques courtoises, l'Isis favorisera la publication des travaux intéressants et consciencieux, de ses membres, *comme elle l'a fait jusqu'à présent*.

Enseignement particulier. — Plus qu'en toute autre matière, l'enseignement ésotérique élémentaire, doit varier suivant les catégories mentales des débutants et ces derniers éprouvent de grandes difficultés à comprendre les ouvrages publiés sur la matière. Pour obvier à cet inconvénient, l'Isis fournira à ses adhérents qui en feront la demande, un instructeur spécial qui verbalement ou par correspondance dirigera leurs études. Ceci s'adresse surtout aux membres habitant la province.

Renseignements. — Pour tous les renseignements supplémentaires on peut s'adresser directement ou par écrit à :

MM. Gaboriau, secrétaire, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris ;
Dramard, 10, rue de la Douane, Saint-Eugène, près d'Alger, Algérie.

Par écrit, à M. Papus, au Lotus ; M. Froment, 9, rue Malakof. — Malakof (Seine).

Pour toutes les publications de l'Isis et de la Société théosophique, s'adresser à notre éditeur, G. Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

Pour l'abonnement au Lotus, s'adresser à M. Froment, 9, rue Malakof. — Malakof (Seine).

LE LOTUS. — NOVEMBRE 1887.

LIVRES REÇUS AU LOTUS

— *Esquisse d'une démonstration scientifique de l'existence de la Vie future*, par P. C. Revel; chez M. P. Camille, rue Lafont, 6, Lyon.

— *Les deux zoophagies, les trois intempérances et le régime végétarien*, avec lithographies, par E. Raous; prix, 0,75 cent., chez F. Payot, rue de Bourg, 1; Lausanne. (Recommandé).

— *Le Monde nouveau ou le Familistère de Guise, les Familistères agricoles, les Hôtels de famille et quelques autres réformes*; prix, 0,50 cent.; *idem*.

— *La France vraie, mission des français*, par Saint-Yves d'Alveydre; prix 7 fr. 50, chez Calmann Lévy, Paris. (Compte-rendu dans le *Lotus*).

GEORGES CARRÉ, EDITEUR, 58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

LE TOME I DU LOTUS

(Publication de l'Isis)

Broché, prix. 6 fr. 50.

POUR PARAÎTRE CE MOIS-CI

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE SCIENCE OCCULTE

Par PAPUS (PUBLICATION DE L'ISIS)

Orné de nombreux dessins. 3 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE

L'OCCULTISME CONTEMPORAIN

PAR PAPUS (PUBLICATION DE L'ISIS)

Brochure in-18, prix. 1 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

LUMIÈRE SUR LE SENTIER

TRAITÉ POUR L'USAGE PERSONNEL
DE CEUX QUI NE CONNAISSANT PAS LA SAGESSE ORIENTALE
DÉSIRENT EN RECEVOIR L'INFLUENCE

Transcrit par M. C., (PUBLICATION DE L'ISIS)

Prix : broché. 1 fr. 25
— relié élégamment comme livre de poche 3 fr. 50

LE MONDE OCCULTE

HYPNOTISME TRANSCENDANT EN ORIENT

Par A.-P. SINNETT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE ÉCLECTIQUE DE ZILMA
Traduit de l'anglais par M. F.-K. GABORIAU

1 volume in-18 de 368 pages 3 fr. 50

LE LOTUS

सत्यात् नास्ति परी धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

LA CONSTITUTION DU MICROCOSME

Il n'est pas sans charme, en notre époque de pratique positivisme et d'égoïsme aride, de voir rompre des lances, ou plutôt des plumes, par les forts esprits de la chevalerie philosophique : cela nous fait revivre aux temps où l'humaine admiration n'était pas hypnotisée par les biceps des boxeurs avec ou sans sabre, et les succès des capitalistes avec ou sans honnêteté. Notre ère d'intellectualité physique oublie trop que l'évolution qui l'a amenée eut de cycles aussi pour la spiritualité humaine, qu'il fut des civilisations pensives qui valaient bien nos activités commerciales, et des langages, philosophiques par constitution, comme le sanscrit, qui ne le cédaient en rien du charabia gréco-mathématique de nos sciences modernes. Ce n'est pas Linné qui a inventé les classifications, et les disputes des écoles indiennes sur la constitution du macrocosme n'intéressaient pas moins le bonheur de l'humanité que celles qui font tomber d'académiques cheveux à propos de la nature spécifique ou septique des bacilles de la lymphe des poissons. Les révolutions de la roue de Brahma changent les représentations mentales des hommes autant que les combinaisons kaléidoscopiques des choses, et il est plus facile de traiter de contes à dormir debout les symboles de la vénérable antiquité que de pénétrer l'esprit des civilisations disparues.

Mais enfin, quelque inférieur que l'esprit scientifique soit à l'esprit philosophique, il caractérise le siècle où nous vivons, et pour être compris des hommes il faut se plier à leur langage, il faut même faire des courbettes à leurs préjugés et des politesses

à leurs ignorances. Les Esprits planétaires, pour incruster dans les cerveaux primitifs les grands traits de la vérité éternelle, ont pris des corps d'ex-singes, et de Verbes se sont fait hommes : depuis, l'humanité a senti que la vertu était respectable, bien que les idoles du vice aient eu de nombreux adorateurs. Les saints Rishis, pour conserver intact le divin héritage alors que passaient les obscurs tournants de l'évolution animale, racontèrent aux simples de naïves histoires : depuis, l'humanité fut vivifiée par l'esprit des livres sacrés, bien que la lettre ait fait nombre de victimes. Si nous voulons vulgariser les éléments de la Théosophie, il faut la présenter sous un jour moderne, débarassée autant que possible des antiques obscurités de termes. Il ne faut du moins jamais employer ces termes sans les avoir traduits et expliqués le plus exactement possible, sans quoi les ridicules interprétations de nos savants orientalistes ne tarderont pas à les rendre tout à fait indéchiffrables. Il faut enfin et surtout *procéder avec ordre*, et ne pas aborder les subtilités métaphysiques avant d'avoir initié le monde moderne au plan général d'une philosophie pour lui nouvelle et étrange. Sans doute nos fils auront fort à faire pour restaurer l'harmonieux ensemble du temple enfoui depuis des siècles ; mais ce sera quelque chose d'en avoir indiqué l'emplacement approximatif, et d'avoir montré la manière de s'y prendre pour déblayer, lentement mais sûrement, les parties principales.

Nous croyons que les discussions, magnifiques mais secondaires, comme celle qui vient d'éclater dans le *Theosophist* entre M^{me} Blavatsky et M. Soubba Rao à propos de la classification des principes humains, pourraient être réservées pour une époque où la Renaissance spirituelle sera plus avancée. Tous deux sont certes qualifiés pour cette joute philosophique et non sans intérêt artistique ; mais nos redingotes de témoins ont un peu peur des éclaboussures, et nous sommes de l'avis, bourgeois peut-être mais fort sage, de notre frère W. Q. Judge, lorsqu'il estime la classification ternaire comme une solution *provisoirement* suffisante de cette question vitale. Néanmoins, puisque le débat est ouvert, il est de notre devoir de le suivre jusqu'au bout : et, de peur qu'on n'y attache une importance exagérée et qu'on ne prenne pour une querelle de fond ce qui n'est qu'une discussion de forme, nous essayerons par un exposé successif des divers systèmes microcosmiques, de faire voir qu'il suffit de les mettre en regard les uns des autres pour en faire ressortir la concordance essentielle. Nous nous efforcerons de tirer de cette comparaison toute la certitude possible (effort pour lequel nous demandons l'indul-

gence de tous les théosophes), désireux de dégager la vérité, cachée sous des ruines religieuses et sociales qui encombrant le terrain de la future fraternité universelle.

De ce choc d'opinions, soutenues d'un côté par le quadruple carreau du védantisme, de l'autre par les sept traits de la foudre ésotérique, nous pouvons bien nous attendre à recevoir quelque lumière. Mais la lumière qui luit dans les ténèbres n'est comprise que du petit nombre : la foule est aveuglée par la fumée, et il y a ici plus de fumée que de feu. Si les théosophes en étaient troublés, cela prouverait qu'ils ne sont pas mûrs pour le grand affranchissement : ce qui fait notre force, c'est que nous n'avons pas de dogmes. La théosophie n'est pas une doctrine, mais un manuel de conseils à ceux qui veulent devenir philosophes, auquel chacun doit faire des modifications personnelles pour en retirer individuellement tout le profit possible. C'est par ces éclaircissements successifs des points restés obscurs que grandit la lumière pour chacun et pour tous : et il n'est pas difficile de comprendre que ces points obscurs ont été laissés à dessein. L'universel progrès du monde est produit par l'effort personnel des êtres, et le progrès occulte consiste pour chacun à développer en soi-même les facultés de perception qui correspondent à la nature réelle du monde perceptible. « Chaque homme est absolument à lui-même la voie, la vérité et la vie » (1), seule la paresse de l'esprit en fait ignorer la richesse et la prostitue aux théories toutes faites. « Il peut être bon d'étudier les opinions d'autrui et de les enregistrer dans le livre de la mémoire ; mais gardons-nous également de les rejeter sans investigation et de les accepter sur la seule autorité des dehors. Les enseignements même des plus grands Adeptes du monde, quelle que soit leur perfection, ne peuvent que nous instruire, sans nous donner aucune connaissance positive. Ils nous montrent la route, c'est à nous de mettre le pied sur l'échelle (2). » Le sage ne compte pas sur les possessions du corps ou de l'âme, sur ses richesses, sur ses talents, sur ses affections, sur ses [dieux : il compte sur le possesseur, qui est le Soi. Aussi les étudiants de l'occultisme, ayant tout à gagner aux libres discussions, véritables toniques de l'esprit philosophique, admireront unanimement la profondeur des vues de M. Soubba Rao, le courage de cet *adwaiti* qui voudrait ramener la chaleur dans une doctrine jadis si vivante, et le zèle avec lequel il essaye de nous communiquer la vaste synthèse de ses idées sur le macro-

(1) *Lumière sur le sentier*. p. 11.

(2) *Magic, white and black*. F. Hartman. p. 7.

cosme et le microcosme. L'impatience des imperfections chez un penseur de cette envergure, ne nous étonne pas plus que la vaillance de M^{me} Blavatsky à défendre le magnifique système dont elle est l'apôtre. Mais l'occultiste tibétaine, comme le brahmane ésotérique, doivent se garder d'être dogmatiques et se souvenir d'être théosophes. Le procédé théosophique ressemble à celui qu'emploient les artistes pour reproduire une statue d'après des photographies prises sous divers angles. Sous quelque aspect que nous ayons à reproduire la vérité, n'oublions pas que notre travail est partie d'un ensemble, et sachons mettre notre esprit au point, au point de vue du public moderne et indépendant qui critiquera notre œuvre. Semeurs levés matin qui avons tout à faire dans l'obscurité, les quelques poignées de bon grain qui nous ont été confiées ne sont pas destinées exclusivement à notre subsistance personnelle; nous devons ensemercer le champ de l'avenir, et le labourer avec les instruments de l'époque. Il serait déjà bien beau que l'homme ordinaire se reconnût une triple constitution, avant d'en admettre une septuple ou même quadruple. Je me rappelle l'ahurissement d'un brave homme qui demandait à un théosophe : « Comment, monsieur, ne croyez-vous pas que nous ayons une âme ? » et à qui notre frère répondit : « Au contraire, je pense que nous en avons plusieurs ». Il est certain qu'une telle réponse peut surprendre un âge habitué depuis longtemps au dualisme théologique et depuis peu au monisme scientifique. Pour les chrétiens d'hier, l'homme est composé d'une âme naturellement mauvaise dans un corps absolument méprisable, ce qui ne les empêche pas de nous traiter de pessimistes. Pour les savants d'aujourd'hui, le corps accapare tout intérêt : l'âme se réduit à une fonction de l'organe, l'esprit à un attribut de la matière. C'est d'eux qu'on peut dire qu'ils s'absorbent dans leur étude, puisqu'en observant le corps, le phénomène, ils oublient le noumène, l'observateur. A côté de ces dissecteurs de charognes, les analystes de la psychologie cherchent à dévider dans leurs romans l'écheveau compliqué des fils de l'humaine passion; perdus dans le dédale de ses contrastes, ils se laissent imprudemment guider par la névrose, Ariadne traîtresse, Dalila de la force et de la responsabilité humaines, qui transformant la dernière déesse, la Laure de ces Pétrarques détraqués, en je ne sais quelle Messaline à mécanique, abandonne enfin leur beau rêve d'amour, nu et sans défense, aux voracités de l'instinct animal. Les contradictions de l'âme sont pourtant la meilleure preuve de sa complexité, et c'est un aphorisme banal, mais profond, qu'il y a en l'homme, de la bête, de l'ange ou du dieu.

La science a eu beau jeu avec ces idéals de bonnes sœurs qui comptaient retrouver au paradis leurs mesquines habitudes, leurs petits cancans et les mignonnes gourmandises dont on se confesse en rougissant. Elle a montré d'une façon impitoyable, mais indiscutable, qu'on pensait par le cerveau, qu'on pouvait être de mauvaise humeur pendant une mauvaise digestion, et que la vue d'un corps de femme suffisait à éveiller chez un homme des idées amoureuses (1). Ce n'est pas nous qui nous lamenterons, si cet agrégat de doutes et d'ignorances, de désirs et de regrets, de faiblesses et de douleurs qui est notre âme et qui a grandi avec notre corps conformément aux circonstances, décroît et périt avec lui. Si « Poiret est un employé ponctuel, parce que sa rate est bonne » (2) il n'y a rien de bien désespérant à ce qu'il n'emporte pas son rond-de-cuir dans l'autre monde. Une baraque future construite des débris de la mesure actuelle ne promet guère plus de repos à nos aspirations qu'un Jéhovah avec une barbe blanchie et une boule dorée ne donne de réponse satisfaisante à la question nécessaire d'une cause première, et c'est avec bonheur que nous rafraîchirons notre pensée fatiguée dans le Léthé qui doit emporter nos cendres, nos noms, et, espérons-le, jusqu'à nos souvenirs.

L'idée de Dieu et l'idée d'Ame évoluent parallèlement ; comme le macrocosme et le microcosme qu'elles représentent, elles s'élèvent de la matérialisation grossière vers la spiritualité. Un jour, un sauvage, sentant le besoin d'adorer, tailla un dieu dans du bois : il le pria, longtemps, longtemps, et n'en ayant rien obtenu, pensa : « Celui-ci n'est pas le vrai dieu ». Alors il fit un dieu de pierre : celui-ci restant insensible, il en fit un de fer, puis un d'or pur, et en abandonnant chacune de ses idoles, il disait : « Celui-là n'est pas le vrai dieu ! » Alors, devenu civilisé, il adora Brahma, et Osiris, et Jupiter, et Jésus, et mille autres qui jamais ne lui répondaient. Alors, devenu savant, il s'écria : « Il n'y a pas de dieu ! » et adora la matière ; et la matière demeura inerte. Alors, devenu poète, il adore l'amour, et l'amour le trahit. Alors, désespéré, il se repliera sur lui-même, et dans la profondeur splendide de ce qui lui semblait le néant, il trouvera le dieu cherché et, du même coup, son âme immortelle qu'il avait cru voir dans ses sensations, dans ses instincts, puis dans ses passions.

C'est qu'il est profond, ce puits de larmes, ce moi, source de tous nos désirs et de toutes nos pensées, si profond que les joies

(1) *Revue philosophique*, août et sept. 87. A. Binet. *Le fétichisme dans l'amour*.

(2) J. Péladan, *L'initiation sentimentale*, p. 10.

et les douleurs les plus profondes n'en effleurent pas même l'épiderme et y laissent à peine leur ombre, un souvenir pour les instants d'ennui ; si profond que nous nous y abritons au moment des grandes tempêtes. Trahis par une femme, battus par un rival, abandonnés de ceux que nous aimons, ou même justement punis de quelque faute, nous le sentons au-dessus de notre âme, l'être impassible qui nous regarde pleurer, et tel est son rayonnement que même humiliés nous protestons, tout au fond, de notre supériorité, parce que notre vrai *moi* est en effet supérieur à toute chose : c'est pour la même raison que chacun est tenté de se croire meilleur et de s'aimer mieux que le prochain. Fermez les yeux et cherchez à localiser cette inconsciente source de votre conscience, et vous vous perdrez dans la nuit de sa profondeur. C'est là que nous nous réfugions dans l'évanouissement, lorsqu'un excès de torture physique ou une explosion d'angoisse mentale ont momentanément relâché notre attachement à la vie. C'est là que durant notre sommeil nous trouvons le repos, ou plutôt une autre vie actuellement inconcevable, parce que, appartenant à un plan d'existence qui n'est ni le physique ni l'astral, elle n'a pu laisser de traces ni dans notre âme ni dans notre cerveau. C'est là qu'on entre par la tombe et qu'on se rafraîchit en une longue nuit de toutes les fatigues d'une vie. C'est là enfin que les dieux ont transféré leur être, ceux qui ne doivent plus passer par la matrice d'une femme.

Derrière le corps il y a l'âme, et derrière l'âme il y a l'esprit (1) : l'esprit est l'homme véritable, la cause qui a produit et doit produire des milliers de corps et d'âmes, l'innomable qui s'est oublié sous des milliers de noms, l'immuable qui a connu des milliers de joies et de peines à travers les milliers d'êtres qu'il a développés et puis rejetés. Le corps est objectif par rapport à l'âme, et l'âme est objective par rapport à l'esprit, qui est par conséquent la plus importante, la plus solide, la plus réelle des trois entités. Cette distinction entre l'âme et l'esprit, entre la personnalité et l'individualité, entre l'*animus* et l'*anima*, entre la *psychée* et le *nous* entre le *Manas* et le *Buddhi*, entre le *Neschamah* et le *Ruah*, c'est la bonne nouvelle que la Théosophie nous rapporte, et qui sera entendue dans les villes, à peine réveillées de la décadence du moyen-âge. Car il est des vérités si éclatantes que leur appel résonne dans nos cœurs comme l'hosanna de dix mille trompettes, des planches de salut auxquelles les naufragés de l'océan du doute s'accrochent

(1) Nous entendons, par esprit, le *spiritus* et non le *mens*; pour nous, le *mental* fait partie de l'âme et est une des subdivisions du second des trois principes.

avec le besoin obstiné de survivre. La raison, faculté de l'âme, raisonne et meurt ; l'intuition spirituelle devine et survit, et la plupart des hommes ont deviné le principe immortel. La division ternaire, sur laquelle nous croyons devoir insister tout d'abord, ne nous paraît avoir besoin ni de longues discussions pour être comprise, ni de savantes défenses pour être admise. On retrouve la mystérieuse trinité, depuis le simple triangle gravé au frontispice de tous les temples, jusqu'au fourneau où les alchimistes fusionnaient le sel, le mercure et le soufre, dans les livres de Confucius aussi bien que dans les Epîtres de saint Paul.

La division quaternaire a pour symbole le carré, et ses principes correspondent aux quatre éléments des vieilles cosmogonies, la terre, l'eau, l'air et le feu. Les quatre principes adoptés par notre frère Soubha Rao dans sa belle conférence sur la Bhagavat-Ghita sont les *Upadhis* (1) du *Taraka Raj Yoya*, correspondant aux quatre conditions de *Pragna*, ou états de conscience, que cette philosophie reconnaît dans l'univers : *Jagrata*, qui représente l'état de veille, *Swapna*, le monde du rêve, *Sushupti*, dont le profond sommeil nous donne une idée, et *Samadhi*, un état d'extase transcendante. Les principes correspondants du microcosme sont le *Sthulopadhi* ou corps physique, le *Sukshmopadhi* ou âme, le *Karanopadhi* ou esprit et l'*Atma*, c'est-à-dire le *Soi*. Les vrais théosophes, ne s'arrêtant pas à des querelles de mots, trouvent dans les divergences de systèmes les divers aspects d'une même vérité : la subdivision de l'esprit que nous rencontrons dans les systèmes quaternaire et septennaire, contient une riche révélation. Nous avons reconnu la complexité de l'être humain, et, comprenant que ni le corps matériel ni l'âme grossière ne constituaient notre individualité, mais tout au plus une personnalité égoïste et bornée, nous avons adopté l'esprit comme le *vrai moi*. Cependant quelque précieusement délicat que soit ce fil de notre collier d'incarnations, quelque éthéré que nous concevions ce principe sans sexe et sans nom, il n'est que le reflet magnifique d'une lumière encore plus pure. Au centre du *Moi*, il y a le *Soi*. Le *Karanopadhi* est individuel, l'*Atma* est universel. La monade s'incarne, l'unité reste indivise. L'Esprit est immortel, l'Etre est éternel.

Arrêtons-nous et adorons ! Il restait une différentiation dans l'esprit, il n'y en a plus dans l'*Atma*. Le *soi* est le même dans tous les *mois*. C'est cette vue centrale qui regardant le monde à travers

(1) *Upadhi* veut dire *base, support*. Nous le retrouvons en composition dans les expressions suivantes : *sthulopadhi, sukshmopadhi, etc.*

tant d'âmes et tant d'yeux, le voit sous tant d'aspects divers. O frères, la voilà, la vraie base de la morale : nous l'avons trouvée, la raison d'être de la sympathie ! A force de descendre dans la profondeur de mon être, c'est vous tous que j'y rencontre ! Pourquoi me querellerais-je avec vous ? Suis-je en colère contre mes dents quand j'ai mordu ma langue, et faut-il haïr la chrysalide aimant le papillon ? Si vous me blessez par vos paroles, vos actes ou votre antipathie, n'est-ce pas *Lui* qui à travers un cerveau imparfait voit en moi un ennemi et croit avoir raison de le haïr ? Si vous me caressez, si vous me louez, si vous m'aimez, n'est-ce pas *Lui* qui se reconnaît derrière un corps que vous voulez étreindre, derrière une âme que vous voulez comprendre ? Par le nom sacré de *Lui*, qui est plus que notre père commun, étant le centre de tous nos êtres, je vous crie l'appel à l'amour, et ma faible voix se perd dans ce verbe universel exprimé par toute chair !

Arrêtons-nous et adorons !

On pourrait prendre aussi pour symbole de cette classification le triangle inscrit dans un cercle ; les trois côtés, ou les trois angles, représentent les trois bases, et le cercle, ou son centre, l'*Atma*, et le quaternaire se trouve ainsi ramené au ternaire.

L' <i>Atma</i> se manifestant dans	}	<i>Sthulopadhi</i>	est	Le Corps
		<i>Sukshnopadhi</i>	—	L'Âme
		<i>Karanopadhi</i>	—	L'Esprit

Dans une note sur la division septenaire et les différents mystères indiens, notre frère Soubba Rao dit de la classification du Raja Yoga, « qu'elle est, au point de vue pratique, la plus simple et la meilleure. Bien qu'il y ait en l'homme sept principes, il n'y a que trois *Upadhis* ou bases distinctes, sur chacune desquelles *Atma* peut agir indépendamment des autres. Un Adepté peut séparer ces trois *Upadhis* sans danger de mort : il ne peut, sans détruire sa constitution, séparer l'un de l'autre les sept principes. » Ce passage, qui implique la parfaite concordance des systèmes ternaire, quaternaire et septenaire, contenait le germe et la solution de la discussion récemment rouverte dans le *Theosophist*.

L'étoile à cinq pointes représente la quintuple classification védantique. Sankaracharya reconnaissait dans l'être humain cinq couches ou enveloppes successives appelées *kosas*. Voici l'interprétation qu'en donne M. Soubba Rao dans la note précitée. L'*Annamaya kosa* est le corps matériel. Le *Pranamaya kosa* comprend le principe vital et le corps astral. « Le troisième principe de la classification bouddhiste n'est pas mentionné à part dans la division védantique, parce qu'il est simplement le véhicule

du *Prana*. » Le *Manomaya kosa* comprend le *kama rupa* et les parties inférieures du *Manas*, c'est-à-dire l'ensemble des désirs ou instincts animaux et des opérations purement humaines de l'esprit, volitions et sentiments attachés à des objets terrestres et que la monade divine ne doit pas emporter au *Dévakhan*. Le *Vijnamaya-kosa* est l'essence mental, le *Vignanam*, ce que nous pourrions appeler l'*Idéal*, par opposition au *Mental*.

« Le *Kama Rupa* est compris dans le troisième *kosa*, ledit principe n'étant que le véhicule de la force de volonté, qui n'est qu'une énergie du mental. On remarquera aussi que le *Vijnamaya kosa* est considéré comme distinct du *Manomaya kosa*, parce qu'après la mort il se produit une division entre ce qu'on peut appeler la partie inférieure du mental, qui a plus d'affinité pour le quatrième que pour le sixième principe (pour le *Kama Rupa* que pour l'âme spirituelle), et sa partie supérieure, qui s'attache à ce sixième principe ; celui-ci n'est donc autre chose que la base de l'individualité supérieure et spirituelle de l'homme. »

Cette individualité supérieure est, enfin, l'*Anandamayahosa*. Cette quintuple division devient sextuple si l'on considère les *Maya-kosas* (enveloppes illusoires) comme autant de manifestations de l'éternelle réalité, du *Sutratmam* indépendant mais dont ils dépendent.

De son côté, M^{me} Blavatsky, dans un article sur « Le principe septenaire de l'ésotérisme », après avoir expliqué un peu différemment les cinq fourreaux (*pancha-kosa*) de l'*Atma Bodha* (1), conclut :

« Toutes ces enveloppes en produisent d'autres secondaires : chacune produit six attributs ou qualités, l'enveloppe-mère constituant elle-même la septième ; et l'*Atmam* ou esprit, passant comme un fil à travers tous ces corps éthérés, est appelé l'âme-fil ou *Sutratmam*..... En vérité, la doctrine ésotérique pourrait s'appeler aussi la doctrine-fil, puisque, comme le *Sutratmam* ou *Pranatmam*, elle passe à travers tous les anciens systèmes philosophiques et religieux, les enfile, mieux, les explique et les réconcilie. Car malgré toutes leurs différences extérieures ils sont bâtis sur le même roc. Ceux qui ont atteint à l'adeptat de la science occulte, comme les *Sages de l'Orient*, connaissent la nature de cette fondation énorme, profonde et solide. »

Nous nous en tiendrons à l'explication de M. Soubba Rao, qui a l'avantage, si c'en est un, d'être Védantin et de chérir les doctrines qu'il commente, de même qu'en parlant de la division septenaire nous accepterons l'autorité de celle qui l'a exposée.

(1) L'*Atma Bodha* est un livre de Sankaratcharya. On en trouvera la traduction anglaise dans le *Theosophist* (novembre 1884, page 36, etc.).

La nature humaine est assez profonde pour admettre toutes les classifications, et le dieu des théosophes est assez libéral pour donner à chacun le paradis qui lui convient. L'état dévakhannique est la floraison de toutes les hautes aspirations de l'homme, dans quelque croyance qu'il ait semé ces germes. Voilà ce que nous enseigne le Bouddhisme ésotérique, voilà ce que signifie la distinction védantique entre le *Vijnanam* et les parties inférieures du mental. Le *Vijnanam* est l'essence, la crème, pourrait-on dire, de la personnalité abandonnée, et c'est cette émotionnalité sublimée qui rend possible le repos bienheureux des âmes entre deux incarnations. Sans ce reliquat de la personnalité, le *Dévakhana* serait un état de parfaite inconscience.

« Il faut se souvenir que *Buddhi*, le *Mahat*, grande source de l'intellect et de l'illusion du moi, ne peut cependant avoir *per se* ni conscience du moi ni esprit ; autrement dit, le sixième principe de l'homme ne peut conserver l'essence de la conscience personnelle ou *individualité personnelle* qu'en absorbant ses propres eaux, qui ont soulé à travers cette faculté finie. »

Le système védantin nous donne un autre enseignement important en nous apprenant l'existence du *Pranamaya kosa*, le corps vital et astral. Tant que la science moderne n'aura pas découvert ce monde de l'*Akasa*, elle ne pourra qu'étudier les forces physiques dans leurs phénomènes, mais non remonter à leurs causes immédiates. Nous reparlerons du corps astral dans la division septenaire.

On trouve dans le *Yasna* des Zoroastriens une classification identique. Voici le sixième paragraphe du ch. xxvi :

« Nous glorifions la Vie (*Ahum*), la Connaissance (*Daenam*), la Conscience (*Baodhas*), l'Âme (*Urwanem*), et l'Esprit (*Frawâshem*) des premiers en religion, des premiers maîtres et auditeurs, des saints hommes et des saintes femmes qui furent ici-bas les protecteurs de la pureté. »

Un de nos frères Parsis écrit à ce sujet :

« Dans cette description, le premier groupe est formé de trois parties, les os (la matière grossière), la force vitale qui les retient ensemble et le corps éthéré, et ce groupe est appelé Existence ou Vie. Le second principe représente le quatrième de l'homme septenaire (1), celui qui dénote l'état de sa connaissance ou de ses désirs. Les trois suivants sont l'âme animale, l'âme spirituelle et l'Esprit pur. Pourquoi les quatre derniers principes sont-ils donnés comme des entités distinctes

(1) Toutes les fois qu'on parlera du septenaire théosophique sans autre indication, on saura que c'est celui qui se trouve dans *Esoteric buddhism*, dans l'article « Les apparitions, etc. » du premier numéro du *Lotus*, dans la note 2 de la page 22 de ce même numéro, et dans le commentaire de *Parsifal*, pages 361, 362, du tome I^{er} du *Lotus* ; d'ailleurs il est décrit ci-dessous.

alors que le premier représente un groupe ? Nos écritures saintes nous l'expliquent en déclarant que la première de ces cinq parties doit disparaître et périr tôt ou tard dans l'atmosphère terrestre. La carapace d'éléments grossiers et matériels doit céder à l'attraction de la terre : l'*Ahum* se sépare des parties supérieures et est anéanti. *Dacnam* demeure, mais non pas avec l'âme spirituelle. Elle conserve une place dans le vaste entrepôt de l'univers. C'est *Dacnam* qui se tient devant l'âme spirituelle sous la forme d'une belle fille ou d'une horrible mégère, et ce qui l'amène sous les yeux de l'âme est le troisième principe, le *Baodhas*. Autrement dit, l'âme spirituelle a avec elle, ou en elle-même, la vraie conscience qui lui permet d'assister aux événements de sa carrière physique. Ainsi cette conscience, cette faculté qui produit le souvenir, est toujours avec l'âme : elle est une partie de l'âme même : aussi ne se mêle-t-elle à aucune autre partie, et de là vient qu'elle subsiste après la mort physique de l'homme. »

Le système septenaire, qui a pour symbole les deux triangles complémentaires et le cercle circonscrit, ou l'étoile à six points et son centre, subdivise le *Pranamaya kosa* en corps astral et force vitale. Ici le corps physique s'appelle le *Sthula sharira* ou *Rupa*. La force vitale a été appelée *Jiva*, *Prana* et *Karana sharira* (1). Le *Linga sharira*, *Linga deha* ou *Sukshma sharira* est le corps astral. Le corps astral sert d'intermédiaire entre l'âme et la matière brute. C'est le registre des acquisitions et des habitudes du corps physique dont il forme un double parfait, et dont il suit ou plutôt entraîne tous les mouvements. C'est lui que continuent à sentir certaines personnes amputées d'un membre. C'est lui qui échappant au médium devenu insensible, produit une bonne part des manifestations des séances spirites. Mais il est retenu au corps par un lien souvent visible. Si, par accident, ce lien vient à se briser, la mort est le résultat de la rupture. Le quatrième principe est le *Kama rupa* : ce mot était traduit, dans les premières expositions de la doctrine, par « Véhicule de la volonté », « Forme du désir » et « Forme astrale. » Nous verrons plus loin que certains théosophes l'appellent aujourd'hui encore « Périspit » et « Corps causal ». Étant donnée la difficulté qu'il y avait à rendre les conceptions de l'ésotérisme en termes sanscrits d'abord, et ensuite à traduire ceux-ci dans le langage de l'Occident, il ne faut pas s'étonner si plusieurs expressions sanscrites et traductions européennes ont été abandonnées ou modifiées à mesure que l'on comprenait mieux ou que l'on croyait mieux comprendre le sens de l'enseignement original. Toutefois, nous verrons qu'il y a eu

(1) Ce terme est absolument mauvais : nous le donnons parcequ'il a été employé par quelques théosophistes, dans le sens de *Prana*.

à propos du *Kama rupa* plus qu'une modification de termes. Une interprétation consacrée par le « *Esoteric Buddhism* » de M. Sinnett, représente ce principe comme l'âme animale, siège des instincts et des appétits sensuels, tout en lui faisant jouer un rôle déterminant dans la forme des principes inférieurs. C'est l'âme animale qui produit la misère d'un monde gouverné par la lutte pour l'existence, résultat grossier d'un égoïsme élémentaire. Ce qui rend, ou devrait rendre l'homme supérieur aux animaux, c'est qu'il possède le principe suivant, le *Manas* ou âme humaine, ce que dans le langage du jour on désigne par l'esprit ou l'intelligence, mais que les occultistes, pour éviter des confusions, feront mieux d'appeler le *mental*. Sans faire la distinction védantique entre le *Manas* proprement dit et le *Vijnanam*, la doctrine trans-himalayenne nous enseigne, comme l'*Atma Bodha*, que les parties inférieures du *Manas* sont attirées après la mort par le *Kama rupa* et vont se désintégrer au *Kama loka*, tandis que les parties supérieures, attirées par le *Buddhi*, se réunissent à la monade dans le *Devakhan*. Le sixième principe, *Buddhi*, est l'âme spirituelle de l'homme, ce que nous avons appelé son esprit. *Buddhi* veut dire intellect, et il faut entendre par là une pure possibilité de connaissance ou une faculté supérieure de perception. *Buddhi* est le principe de la certitude, de la foi, diraient les chrétiens : c'est la source de l'intuition, le centre de la conscience, en un mot, le *Moi réel*. Sous un autre aspect, *Buddhi* est le véhicule d'*Atma*, le septième principe. Le *Moi* est le reflet du *Soi*.

Il est regrettable que nous ne possédions pas une définition des *Lokas* (lieux) correspondant à chacune de ces entités ; nous n'avons pas non plus l'exposé complet des principes correspondants du Macrocosme. Ces lacunes justifient la manière de voir de M. Soubba Rao, lorsqu'il affirme que la classification n'est pas définitive : nous savons en fait qu'elle a varié depuis sa première exposition jusqu'à sa forme actuelle. Mais nous verrons que la confusion est due en partie à ses efforts pour faire changer la place de *Prana*, en partie à l'adoption de termes impropres, comme *Jiva*, en partie à l'introduction de fausses interprétations, comme celle du *Kama rupa*, ou à l'élucidation encore imparfaite de certains principes, comme le *Buddhi*. Il ne s'ensuit pas que la classification septenaire soit « anti-scientifique ».

Nous aurions mauvaise grâce à reprocher aux Adeptes de ne pas nous avoir donné des dogmes tout faits ; aujourd'hui, nous ne saurions que faire d'un pareil cadeau. Ils nous ont donné des allusions, ce qui est déjà beaucoup. A nous d'adapter ces fragments

aux conceptions modernes, tâche plus utile que celle de les faire concorder avec les théories antiques, toutes vénérables qu'elles soient. Que les disciples de ces écoles du passé cherchent, avec le flambeau de la Théosophie, à retrouver la vérité dans leurs livres sacrés et chers, ils découvriront des concordances riches en suggestions, pour leur bénéfice et pour le nôtre. Mais on ne peut demander à M^{me} Blavatsky de mettre d'un seul coup tout le monde d'accord ; elle n'a eu que trop de bonne volonté pour cette œuvre difficile, puisqu'aujourd'hui M. Soubba Rao lui reproche d'avoir admis les modifications par lui proposées, « au mépris de l'enseignement original auquel elle attache tant d'importance ». Peut-être est-ce nous qui n'attachons pas assez d'importance à l'œuvre de cette femme apôtre. On oublie trop facilement qu'elle a été le premier porte-voix de la sagesse orientale, et qu'elle a acclimaté en Occident non seulement des idées neuves et fécondes, mais encore des termes absolument nouveaux, dont cependant, grâce au mouvement ascendant de la spiritualité, le besoin se faisait si bien sentir qu'ils ont été adoptés tacitement par les gens les moins disposés à en reconnaître l'origine, et que l'Isis à peine dévoilée a été immédiatement traitée en vieille connaissance par une foule de mystiques mystificateurs plus enclins à révéler des mystères qu'à les approfondir, et aussi reconnue et révérée par nombre d'écrivains et de philosophes sérieux et modestes. Si d'ailleurs il n'y avait eu contre elle qu'une conspiration de silence, la bonne vieille prêtresse eût été la dernière à se plaindre de son *karma*. Elle ne céda que trop facilement, parfois, à la prudence timorée mais injuste, d'amis dévoués mais maladroits. Si, en histoire, il n'est pas rare de rencontrer des peuples enrichis par une politique prudente, en philosophie, il n'est pas bon de mettre la lumière sous le boisseau, fût-ce pour exclure les intrus qui voudraient y allumer leurs cigarettes. La lumière luit pour tout le monde, même celle que nous apporte l'Aurore aux doigts de rose, entr'ouvrant les portes de l'Orient, les portes de l'antique et splendide *Aryavarta*, mère des nations. Il est des soucis plus graves que celui de porter notre dignité comme un vase trop plein : nous avons le devoir de protéger les vases de prédilection contre les souillures de la calomnie, et c'est lui fournir des armes que de dissimuler les théories, les noms et l'existence même de ses victimes. Il n'y a rien que de hautement noble à être le *Jordano Bruno* de la Renaissance Orientale, et c'est ce que sera M^{me} Blavatsky aux yeux de la postérité. Elle a donné sa fortune à la vérité et sa nationalité à la liberté : sa réputation lui a été volée par une société scientifique intéressée à garder la

sienne, et qui ne pouvait plus être prise au sérieux si elle eût pris au sérieux sa victime; sa confiance a été trahie par des indignes, trop facilement honorés de son amitié et trop libéralement comblés de ses bienfaits. Ce débordement de forces malfaisantes n'a rien de surprenant pour qui connaît les lois occultes; il se produit toutes les fois qu'une âme cherche à s'affranchir des liens serviles, et n'est que la contrepartie du débordement d'amour qui s'étend sur l'humanité en vagues bienfaisantes, toutes les fois que l'esprit d'un Mahatma se fond dans le Logos. Mais si la simple justice doit à cette vaillante du respect, la piété filiale des théosophes doit à cette martyre des consolations, et nous ne pouvons lui en donner de meilleures que de travailler tous ensemble à l'édification du temple dont elle a posé la première pierre.

En définitive, elle a réussi dans son œuvre, et la vérité à laquelle elle a sacrifié le bonheur d'une incarnation a pris pied dans le monde. La preuve en est dans le pressentiment d'une ère nouvelle qui agite et inquiète notre époque; dans le nombre toujours croissant de livres et de brochures philosophiques inspirés par l'influence tacite, mais irrésistible, de la spiritualité renais-sante; dans la place de jour en jour plus large faite à l'occultisme par les romanciers modernes, surtout dans la littérature anglaise; enfin dans les débats comme celui qui nous occupe, débats qui n'auraient jamais été soulevés sans la révélation de l'*enseignement original*. Il s'agit de comprendre et d'éclaircir cet enseignement, non de le croire ni de le rejeter. Défions-nous de ceux qui crient bien fort qu'on renverse les idoles, pour élever des faux-dieux à leur place. Ne soyons ni orgueilleux ni idolâtres. Si l'amour du prochain est le dieu des théosophes, l'amour-propre est leur Satan. Mais ceux qui ont à toute force besoin d'adorer quelqu'un feront mieux d'entrer dans les églises établies que dans la théosophie à établir. Nous n'adorons pas les dieux, nous les jugeons.

AMARAVELLA (M. S. T.)

(A suivre.)

LE PANTHÉISME ET LA MORALE

On a maintes fois reproché au panthéisme (en comprenant sous ce terme le bouddhisme ésotérique, le védantisme adwaiti et autres systèmes religieux semblables) de ne pouvoir fournir une base solide à la morale.

L'assimilation philosophique du *meum* au *tuum*, a-t-on dit, sera fatalement suivie de leur confusion pratique, et le vol, la cruauté, tous les vices, deviendront licites. Raisonner ainsi, c'est montrer qu'on connaît bien peu les systèmes qu'on attaque, et nous essayerons de le prouver.

Il est reconnu que l'origine réelle des sanctions morales est dans le désir que nous avons d'obtenir le bonheur et d'échapper à la misère. Mais les écoles ne sont pas d'accord sur la nature du bonheur. Les religions ésotériques fondent leur morale sur l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtement, placés entre les mains d'un universel et souverain législateur : les sujets de ce monarque doivent suivre humblement les règles établies par son bon plaisir. Cependant quelques religions de date plus récente ont fait dépendre la morale d'un sentiment de reconnaissance pour les bienfaits reçus du maître. L'indignité, pour ne pas dire le danger, de pareils systèmes est évidente. Comme type de la moralité fondée sur l'espoir ou la crainte, nous empruntons un exemple à la Bible : « Celui qui donne au pauvre prête à Dieu ». Ainsi, celui qui fait la charité met prudemment de côté pour une époque où il ne pourra plus prendre soin de lui-même. Comparez avec ce que dit le *Mahabharata* : « Celui qui désire quelque chose en retour perd tout le mérite de ses bonnes actions : c'est un marchand qui vend sa marchandise ». Les ressorts de la morale s'affaissent sous le poids d'un égoïsme criminel : et les natures pures et charitables s'éloignent instinctivement de théories si répugnantes.

Quant aux réformateurs de religions modernes qui ont essayé, pour éviter ces conséquences, d'établir la morale sur un pur sentiment de gratitude envers le Seigneur, point n'est besoin de réfléchir longtemps pour voir qu'en essayant de déplacer la base de la morale, ils ont en réalité privé la morale de toute base. Voilà un homme qui doit faire « l'agréable au Seigneur » par gratitude pour les bienfaits dont il a été comblé : mais il s'aperçoit, qu'au fait, il a été comblé de malédictions autant que de bienfaits. Veut-on qu'un pauvre orphelin soit reconnaissant à celui qui lui a retiré les soutiens de sa vie ? On lui dit pour le consoler que le malheur n'est qu'apparent, et que le Dieu de toute miséricorde a caché sous ces dehors le plus grand bien possible. Avec tout autant de raison, un prêtre de l'*Ahriman* vengeur pourrait prêcher aux hommes que sous les apparents bienfaits du Père miséricordieux est dissimulé le serpent du mal.

Les vues des utilitariens modernes, quelle que soit leur étroitesse, suivent une ligne plus logique. Tout ce qui tend au bonheur d'un homme est bien, et doit être recherché, tandis que le contraire doit

être évité comme mal. Jusque-là c'est très vrai. Mais l'application pratique de cette théorie est pleine de dangers. Enchaîné, cloîtré, emprisonné par le matérialisme à outrance dans l'espace étroit de la naissance à la mort, l'idéal du bonheur utilitaire n'est qu'un torse difforme, et ne ressemble guère à la belle déesse que nous voudrions aimer.

La seule base scientifique de la morale est celle que l'on trouve dans les consolantes doctrines de Sri Sankaracharya ou de notre Seigneur Bouddha. Pour apprécier ce système moral de « panthéisme », (nous employons ce mot faute d'un meilleur), il est tout d'abord essentiel de bien comprendre la nature de l'énergie unique à l'œuvre dans le cosmos manifesté, le grand but de l'action incessante de cette énergie, son affinité avec les pouvoirs latents de l'esprit immortel de l'homme, et la faculté que possède celui-ci de coopérer avec la vie à l'achèvement de son grand objet.

Les philosophes adwaitis divisent la connaissance ou *jnānam* en deux parties, *paroksha* et *aparoksha*; la première est le consentement mental à une proposition donnée, la seconde en est l'assimilation ou compréhension pleine et entière. L'objet que se propose un Yogui bouddhiste ou adwaiti est de comprendre l'unité de l'existence. La pratique de la moralité est le meilleur moyen pour atteindre ce but, comme nous allons l'expliquer. Ce qui par-dessus tout empêche l'homme de saisir cette unité, c'est son habitude innée de toujours se placer au centre de l'univers. Quoi qu'il fasse, pense ou sente, l'acteur central est toujours cette irrépressible personnalité. C'est là, on le comprendra en réfléchissant, ce qui empêche chaque individu de remplir dans l'existence la sphère exacte pour laquelle il est conformé lui et pas un autre. La compréhension de cette harmonie est l'aspect pratique et objectif du *Grand Problème* ; et pratiquer la moralité est le moyen de trouver cette sphère. La moralité est vraiment le fil d'Ariane pour l'homme égaré dans ce nouveau labyrinthe de Crète. L'étude de la philosophie sacrée prêchée par N. S. Bouddha ou Sri Sankara nous donnera la connaissance, *paroksha*, (nous pourrions peut-être traduire, la *croyance*) de l'unité de l'existence: mais sans la pratique de la moralité nous ne pouvons transformer cette connaissance en celle d'ordre supérieur, *aparoksha jnānam*, ni par conséquent obtenir *Mukti*. Cela ne nous servira à rien d'avoir mentalement saisi cette idée, que nous sommes le tout, que nous sommes *Brahma*, si nous ne la mettons en pratique dans les actes de la vie. La confusion, au sens ordinaire du mot, entre le *mien* et le *tien*, ne fait que détruire l'har-

tence par une fausse assertion du *je* ; erreur aussi absurde que celle de vouloir nourrir les membres aux dépens de l'estomac. Nous ne pouvons être un avec *tout*, que si tous nos actes, toutes nos pensées et toutes nos sensations synchronisent avec la marche en avant de la nature. Ce qui est dit du *Brahmājñāni*, qu'il est hors de l'atteinte du *karma*, ne peut être pleinement compris que par l'homme qui a découvert sa position exacte envers *La Vie* qui est dans la nature ; celui-là sait qu'un *Brahmājñāni* ne peut agir qu'en unisson, jamais en désaccord, avec la nature, ou, d'après les termes des anciens occultistes, qu'il est véritablement « un co-opérateur de la nature ». Yoguis ésotériques aussi bien que sanscritistes européens commettent une grave erreur lorsqu'ils s'imaginent que, d'après nos écritures saintes, un être humain peut échapper à l'opération de la loi de *karma* en adoptant un état d'inactivité complète : ils perdent de vue ce fait, que la plus rigide abstinence des actes physiques n'entraîne pas l'inactivité des plans supérieurs, astral et spirituel ; Sri Sankara a clairement prouvé, en commentant la *Bhagavat Gīta*, qu'une pareille supposition est purement illusoire : ce grand maître a montré que la répression forcée du corps physique ne nous délivre pas de *vasana* ou *vrītti*, l'inclination naturelle de l'esprit vers l'action. Dans tous les départements de la nature, un acte tend à se reproduire. Le *karma* acquis dans la précédente incarnation s'efforce toujours de forger de nouveaux anneaux à sa chaîne, afin de perpétuer l'existence matérielle ; et l'on ne peut entraver cette tendance qu'en accomplissant impersonnellement tous les devoirs imposés par les circonstances où l'on est né : cette conduite anti-égoïste peut seule produire *chitta suddhi*, la purification de l'esprit, sans laquelle on n'acquiert jamais la faculté de percevoir la vérité spirituelle.

Nous voudrions bien faire comprendre que l'inactivité corporelle d'un Yogui ou d'un Mahatma dont le *sthula sharira* est en repos, n'est qu'une inactivité apparente ; il ne faut pas conclure qu'il n'agisse pas sur les plans astral ou spirituel. Dans l'extase suprême ou *Samadhi*, l'esprit humain est actif au plus haut point, et non, comme on le suppose généralement, endormi dans un état d'engourdissement. Il suffit de connaître les éléments de la dynamique occulte pour comprendre qu'une quantité donnée d'énergie, dépensée sur les plans spirituel ou astral, produit de bien plus grands résultats qu'une quantité égale dépensée sur le plan de l'existence physique et objective. L'Adepté qui s'est mis en rapport avec l'esprit universel devient une véritable *force* de la nature. Même sur le plan objectif, il est facile de percevoir la différence

entre l'énergie cérébrale et l'énergie musculaire. Mathématiquement, l'énergie physique dépensée par l'inventeur de la machine à vapeur ne dépassait peut-être pas celle qu'un laboureur dépense en une journée de pénible travail. Pourtant, au point de vue des résultats pratiques, l'ouvrage du laboureur ne peut se comparer à la découverte de la machine à vapeur. Les effets de l'énergie spirituelle sont dans le même rapport envers ceux de l'énergie intellectuelle.

Ces considérations démontrent suffisamment que le devoir élémentaire d'un véritable Raj-yogui védantin est d'entretenir en lui-même un désir ardent et continu de faire tout son possible pour le bien du genre humain, sur le plan physique ordinaire; au cours de son développement, il transférera son activité sur les plans supérieurs, astral et spirituel. Avec le temps, s'étant identifié la Vérité, et sa position lui étant apparue toute claire, il se trouvera au-dessus de toute critique des hommes ordinaires. Il est dit dans le *Mahanirvan Tantra* :

Charanti trigunatite ho vidhir ho nishedhava.

« Pour celui qui passe au delà des trois *Gunas* (*Sativa*, sentiment de perfection, *Rajas*, activité passionnelle et *Tamas*, inertie), quel précepte, quelle restriction peut-il y avoir? » — que lui importe le jugement des hommes, murés de tout côté par l'existence objective? Cela ne veut pas dire qu'un Mahatma puisse ou doit jamais négliger les lois de la morale; cela signifie qu'ayant identifié sa nature individuelle avec la grande Nature même, il est constitutionnellement incapable d'en violer les lois; et nul homme n'a le droit de se constituer juge de ce grand être, sans connaître les lois qui régissent, sur tous les plans, les activités de la nature. Comme les honnêtes gens sont honnêtes en dehors de toute considération du code pénal, le Mahatma est moral sans avoir à s'occuper des lois de la morale.

Mais ce sont là des questions transcendantes. Aussi, avant de conclure, ferons-nous encore quelques remarques qui puissent guider le panthéiste ordinaire vers le véritable fondement de la morale. Le bonheur a été défini par Stuart Mill, l'absence d'opposition. *Manu* le définit en termes plus forts :

*Sarvam paravasam dukkham
Sarva Matmavasam sukham
Idam jnāyo samasena
Lakshanam sukhadukkhayo.*

« Toute subjugation à autrui est une douleur, toute subjugation à soi-même est un plaisir; en vérité, telles sont les marques

caractéristiques des deux. » Or il est universellement admis que l'organisme entier de la nature progresse dans une certaine direction ; nous apprenons que cette direction est déterminée par la composition de deux forces : l'une, partant du pôle de l'existence que l'on appelle *matière*, agit vers le pôle appelé *esprit* ; l'autre, dans la direction contraire. Le fait même que la nature se meut prouve que ces deux forces sont inégales. Le plan où domine l'activité de la première est appelé dans les traités occultes l'*arc ascendant*, l'autre est nommé *arc descendant*. Un peu de réflexion montre que l'évolution commence son œuvre par l'arc descendant et l'achève en remontant l'autre. Il suit de là que la force dirigée vers l'esprit est celle qui doit prévaloir en dernier lieu, mais non sans une lutte acharnée. Elle est donc la grande énergie directrice de la nature, et c'est elle qui lui donne sa loi, bien que contrariée par l'opération de la force ennemie. En réalité l'une de ces forces n'est que l'agent négatif de l'autre ; on les regarde comme agents distincts pour commodité d'expression. Donc l'individu qui essaye de marcher en sens contraire de la nature est sûr d'être broyé tôt ou tard par l'énorme pression de la force opposée. Inutile de dire qu'un pareil résultat est tout le contraire du plaisir. La seule manière pour l'homme d'atteindre le bonheur est d'engloutir sa nature dans la grande mère nature, et de suivre la direction suivie par elle ; il ne peut le faire qu'en assimilant sa conduite individuelle avec la force triomphante de la nature, car l'autre est constamment réprimée par de terribles catastrophes. L'effort de l'individu pour s'identifier avec la loi universelle est populairement connu sous le nom de pratique de la moralité. Obéir à cette loi universelle après l'avoir reconnue, c'est suivre la religion véritable que Notre Seigneur Bouddha a définie « La compréhension du Vrai » (1).

MOHINI M. CHATTERJI. (M. S. T.)

(1) Exemple : Un panthéiste pratique, autrement dit un occultiste, a-t-il le droit de préférer un mensonge ? On admettra facilement que la vie se manifeste par le pouvoir d'acquiescer la sensation ; quand ce pouvoir s'endort temporairement, l'animation est suspendue. L'homme qui, recevant une série déterminée de sensations, les prétend autres qu'elles ne sont en réalité, exerce le pouvoir de sa volonté en opposition à une loi de la nature, dont nous venons de montrer que la vie est dépendante ; il se suicide donc en petit. Le manque d'espace nous empêche de pousser plus loin la discussion, mais avec la lumière que nous avons cherché à concentrer dans ces pages, il est facile d'analyser chacun des dix péchés mortels dont parlent Manou et Bouddha.

LA FORCE « INTER-ÉTHÉRIQUE » DE M. KEELEY

Traduit de *The Secret Doctrine*

« Tout étudiant en occultisme sait que le son est une des plus formidables puissances occultes ; c'est une force dont la plus minime action, entre les mains de l'occultiste, a cent mille fois plus de résultat que toute l'électricité que pourrait fournir une chute d'eau telle que le Niagara lui-même. Il est possible de produire un son capable d'élever dans les airs la pyramide de Chéops, de rappeler à la vie et remplir d'une vigueur nouvelle un homme sur le point de rendre le dernier soupir.

Car le son rassemble les éléments d'une espèce d'ozone dont la production surpasse les moyens de la chimie mais rentre dans ceux de l'alchimie. Cet ozone peut faire revenir un homme à la vie, dans le cas où le corps astral, ou corps vital, n'est pas irrévocablement séparé du corps physique par la division du lien odique ou magnétique qui les unit. L'auteur de cet écrit doit en savoir quelque chose par expérience personnelle, ayant été arrachée à la mort, à trois reprises différentes, grâce à cette force ». (Extrait de *The Secret Doctrine*).

C'est une des manifestations de cette puissance du son qu'a découverte M. Keeley et qu'il a baptisée du nom qui se trouve en tête de cet article. Nous avons déjà donné, dans notre dernier numéro, quelques détails sur le moteur inventé par M. Keeley, sur les résultats pratiques qu'il en a obtenus et enfin sur la vie de l'inventeur. Dans ce présent numéro, nous nous proposons de traduire certains passages de la *Doctrine secrète*, œuvre à laquelle travaille en ce moment M^{me} Blavatsky. Ces extraits ont rapport à la théorie occulte de la force découverte par M. Keeley ; bien qu'il ne soit pas possible de fournir la théorie complète, nous espérons jeter un peu de lumière sur la question.

« Selon l'opinion des occultistes, M. Keeley est sur le seuil d'un des plus grands secrets de l'univers : le secret sur lequel repose tout le mystère des forces physiques ainsi que les significations ésotériques de l'œuf du monde. La philosophie occulte regardant

le Kosmos manifesté et le Kosmos non-manifesté comme formant une *unité*, il en résulte que la conception idéale du premier est exprimée symboliquement par cet « œuf d'or » qui possède deux pôles. C'est le pôle positif qui agit dans le monde manifesté de la matière, tandis que le pôle négatif se perd dans l'inconnaisable absolu, dans le *Sat*. Mais cela ne saurait être la doctrine de M. Keeley qui, lui, croit à un dieu personnel. Cependant ses idées sur la constitution éthéro-matérielle de l'univers offrent une étrange ressemblance avec les nôtres ; elles leur sont presque identiques. Voici, par exemple, une de ses explications au sujet de la machine en question : « Dans toutes les machines actuellement existantes, on n'a pu trouver le moyen de produire un centre neutre. Autrement, les difficultés rencontrées par les chercheurs du *perpetuum mobile* auraient été vaincues, et ledit mouvement perpétuel serait un fait banal ».

« Comme illustration de sa conception d'un « centre moteur », M. Keeley s'exprime ainsi : « Supposons qu'après la formation d'une planète d'un diamètre quelconque, mettons sept mille lieues, il se fasse un déplacement de toute la matière qui la compose, de manière à laisser une croûte de deux mille lieues d'épaisseur. Il y aura un vide entre cette croûte et la masse centrale que nous supposerons de la grosseur d'une bille de billard. Cela étant, il faudrait la même force pour déplacer cette petite masse centrale que pour déplacer la croûte de deux mille lieues d'épaisseur. En outre, cette petite masse centrale supportera indéfiniment le poids de la croûte en la maintenant à une distance uniforme, et aucune force ne pourra jamais les rapprocher l'une de l'autre. L'imagination faiblit devant le poids énorme qui porte sur ce point central où cesse la pesanteur. Voilà donc ce que j'entends par un *centre neutre* ». Et voilà aussi ce que les occultistes appellent un centre de *laya*.

« M. Keeley continue : « Toute construction demande une base en rapport avec le poids à supporter, mais les fondations de l'univers reposent sur un *point de vide* beaucoup plus petit qu'une molécule, ou, pour exprimer cette vérité plus exactement, sur un *point inter-éthérique*. Sonder la profondeur d'un centre éthérique est absolument la même chose que sonder l'immensité de l'éther céleste pour en trouver la fin, à cette différence près, que celui-ci est le champ positif tandis que l'autre est le champ négatif... »

Le centre *inter-éthérique* de M. Keeley n'est pas précisément le centre de *laya* des occultistes de l'Orient. Le premier peut être produit à volonté, comme il a été prouvé par le phénomène de la

clochette astrale (1) ; le *centre de laya* ne peut pas être produit par la volonté humaine. Cependant M. Keeley parle en véritable occultiste lorsqu'il dit, à propos de sa théorie sur la suspension du système planétaire : « A l'égard du volume des planètes, nous nous posons cette question scientifique : comment la grande différence de volume entre les planètes peut-elle avoir lieu sans troubler l'action harmonieuse qui les a toujours caractérisées ? Je ne puis répondre à cette question qu'en faisant une analyse progressive, prenant pour point de départ les centres éthériques rotatoires, fixés avec leur puissance d'attraction ou d'accumulation par le Créateur (Par **Fohat**, disent les occultistes). Si l'on me demande quelle est cette force qui donne à chaque atome éthérique sa vélocité inconcevable de rotation ou son impulsion initiale, je puis seulement répondre qu'un esprit fini ne sera jamais capable de la comprendre. La philosophie de l'assimilation (2) prouve seule que cette puissance ait été donnée aux atomes. Cet espace, si nous pouvons ainsi nommer un tel atome, présente toutes les caractéristiques qui distinguent une planète des plus grandes... Une fois ce centre microscopique fixé, il faudra, pour le déplacer, la même force que pour déplacer la plus grande planète ; et, une fois ce centre atomique déplacé, la planète est déplacée avec lui. Le centre neutre supporte tout le poids accumulé dès l'origine, et reste toujours le même suspendu dans l'espace éternel. »

« Mais passons à la théorie de M. Keeley sur les différents degrés de ténuité de l'éther : « La densité de l'atmosphère, comparée à celle des courants éthériques est comme le platine par rapport à l'hydrogène, la substance la plus lourde par rapport au gaz le plus léger. La division moléculaire de l'air nous donne seulement la première subdivision ; la division intermoléculaire nous donne la seconde ; atomique, la troisième ; inter-atomique, la quatrième ; éthérique, la cinquième ; et interéthérique, la sixième ou association positive avec l'éther lumineux (3). Je crois que nous avons ici l'enveloppe vibratoire de

(1) Voir *le Monde Occulte*, par Sinnett, pp. 73, 74, 75, 78. (F. K. G.)

(2) M. Keeley appartient à la nouvelle école des Chrétiens Substantialistes (*Substantialist philosophy*) des États-Unis. Ils croient que toute force, son, lumière, électricité, cohésion, couleur, etc., etc., est une *substance*. Dieu, selon eux, est une substance aussi, mais infinie, douée d'attributs conditionnés, cependant ! Paradoxe de théiste anthropomorphe. Philosophie de l'assimilation autant que j'ai pu comprendre à rapport à l'assimilation des atomes de cette substance divine, *infinie et limitée* en même temps ! (Explication de H. P. B.)

(3) C'est la traduction littérale. Keeley paraît diviser l'air et l'éther en sept plans ou principes comme nous autres : la sixième phase, il paraîtrait,

« l'atome ; mais en définissant l'atome je ne me borne pas à cette « sixième subdivision où, selon mes recherches, cet éther lumineux se développe sous sa forme grossière... (1)

« Je suppose que le son, comme l'odeur, est une substance « véritable, d'une ténuité merveilleuse, qui émane du corps où il « a été produit par la percussion, et que ce corps projette de « véritables corpuscules matériels — des particules inter-atomi- « ques — avec une vitesse de 1120 pieds par seconde. La substance « ainsi disséminée fait partie intégrante de la masse agitée, et si « cette masse continuait à vibrer, elle serait, au bout d'un certain « temps, entièrement absorbée par l'atmosphère, c'est-à-dire que « le corps s'écoulerait dans l'atmosphère avec la ténuité corres- « pondante à la subdivision de sa libération...

« Les sons émis par des diapasons accordés de manière à pro- « duire des « accords éthériques » pénètrent, en répandant leurs « combinaisons toniques, tout ce qui se trouve à la portée de leur « bombardement atomique. Si l'on fait résonner une cloche dans le « vide, ces atomes seront libérés avec la même vélocité et en « même quantité que dans l'air, et si l'agitation de la cloche se « continuait pendant quelques millions de siècles, la cloche re- « tournerait à son élément primitif. Si cette cloche était enfermée « dans une chambre hermétiquement close et à parois assez « résistantes, le vide atmosphérique fait autour d'elle pro- « duirait une pression de plusieurs milliers de livres par centi- « mètre carré par suite de la libération de la substance éthérée. « Pour moi, la définition du son serait, un trouble dans l'équi- « libre des atomes produisant la rupture de véritables corpus- « cules atomiques. La substance ainsi libérée doit certainement « être un ordre quelconque de courant éthérique (2). Cela « étant, sera-t-il contraire à la raison de supposer que si on main- « tenait le courant, le corps, ainsi privé de son élément, dispa- « raitrait entièrement au bout d'un temps plus ou moins long ? « Tous les corps ont été formés, dans le principe, de cet éther « atténué, animal, végétal ou minéral et l'on ne fait que les réta-

donnant cette association de l'air avec l'éther lumineux. Sa phraséologie est obscure et pas très scientifique, mais ses idées, quoique mal exprimées, doivent être correctes, puisqu'il obtient des résultats extraordinaires que ne peuvent nier les hommes de science. (H. P. B.)

(1) La remarque est correcte au point de vue de la doctrine occulte. Il existe au-delà une septième subdivision, et puis l'énumération recommence sur un plan supérieur. (H. P. Blavatsky.)

(2) Malgré toute sa bonne volonté, le traducteur réclame l'indulgence du lecteur pour les passages obscurs ; il a fait son possible pour les rendre clairs, et cependant il n'est pas tout à fait sûr d'avoir rendu parfaitement la pensée de l'auteur. (N. du T.)

« blir dans leur état extra-gazeux lorsqu'ils sont placés en équi-
« libre différencié.

« Quant à l'odeur, pour nous faire une idée de sa ténuité mieu-
« veilleuse, il suffit de se rappeler qu'un seul grain de musc
« imprégne de son odeur un assez grand milieu atmosphérique
« pendant plusieurs années, et que, si l'on pèse le musc au bout
« de ce temps, on trouve que le poids n'en est pas sensiblement
« diminué. Le grand paradoxe qui caractérise les courants de
« particules odorantes est que l'on peut les renfermer dans un vase
« en verre. Ainsi, nous avons une substance plus ténue que celle
« du vase en verre et qui, cependant, ne peut s'en échapper. C'est
« comme si l'on avait un crible dont les trous seraient assez
« grands pour laisser passer des pierres, et qui retiendrait du
« sable fin ; en un mot, nous avons un vase *moléculaire* qui retient
« une substance *atomique*. C'est un problème à confondre ceux qui
« veulent bien y réfléchir. Cependant, quelque subtile que soit la
« substance odorante, ce n'est rien en comparaison de la subs-
« tance magnétique... L'action du courant émis par un aimant
« ressemble assez au pouvoir réceptif et distributif du cerveau
« humain, qui rend à chaque instant moins qu'il ne reçoit. C'est
« un exemple frappant de la domination de l'esprit sur la matière ;
« l'esprit use le corps jusqu'à ce que la dissolution s'ensuive. De
« même, l'aimant perd progressivement sa puissance et devient
« inerte. Mais, en fin de compte, la destruction physique conduit
« au commencement d'un développement bien supérieur, c'est-à-
« dire à la libération de l'éther pur hors de la structure molécu-
« laire !... »

« Si l'on ne veut pas accepter l'explication que nous donne
M. Keeley — explication parfaitement orthodoxe, sauf quelques
obscurités de langage, au point de vue des occultistes — quelle
réponse fera la science officielle à des *faits* qu'il n'est plus possi-
ble de nier ? La philosophie occulte ne livre qu'un à un ses mys-
tères sacrés. Elle les laisse tomber comme des perles précieuses
à travers les siècles, et seulement aux époques marquées par le
mouvement de la vague montante de l'évolution qui entraîne
l'humanité lentement, silencieusement, mais sûrement, vers la
naissance de la sixième race. Car, une fois hors de la possession
de leurs gardiens légitimes, ces mystères cessent d'être occultés ;
ils tombent dans le domaine public et risquent de devenir, entre
les mains des égoïstes — les Caïns de la race humaine — des
malédiction au lieu de bienfaits qu'ils étaient auparavant.

« Cependant, lorsqu'il naît des hommes comme M. Keeley,
doués de capacités mentales et psychiques spéciales, les gardiens

de l'occulte les aident généralement, car s'ils étaient abandonnés à leurs propres ressources, ils n'avanceraient que péniblement et seraient bientôt martyrs de leurs découvertes ou victimes de spéculations peu scrupuleuses. Mais on ne les aide que sous la condition expresse qu'ils ne deviendront jamais, soit consciemment, soit inconsciemment, un péril de plus pour l'humanité de leur siècle, un danger de plus pour les pauvres qui sont journellement offerts en holocauste aux plus riches par ceux qui le sont moins.

« M. Keeley est donc ce que les kabbalistes appelaient un « magicien-né ». Tel qu'il est, cependant, M. Keeley ne connaît pas et ne connaîtra pas toute l'étendue de ses pouvoirs. Il ne se servira que de ceux qu'il a découverts lui-même dans sa propre nature. Et cela, pour deux raisons. D'abord, parce qu'il attribue à ces pouvoirs une origine fautive, ce qui l'empêchera de leur donner une pleine expansion, et ensuite, parce qu'il est impuissant à communiquer à d'autres ce qui est une capacité inhérente à sa propre nature. Il ne pourra donc pas transmettre tout son secret pour une application permanente.

« Il n'est pas rare de trouver des individus doués d'une semblable faculté. Si nous n'en entendons pas parler plus souvent, c'est que, presque toujours, ils vivent et meurent sans se douter qu'ils sont possesseurs de pouvoirs anormaux quelconques. De tels pouvoirs sont considérés de nos jours comme anormaux, tout simplement parce qu'ils sont aussi peu connus que l'était la circulation du sang avant l'époque de Harvey. Le sang existait et agissait de la même manière que maintenant, chez le premier fils de femme; il y a, de même, en l'homme, un principe qui peut diriger et régulariser la force éthérique vibratoire. Ce principe existe, au moins, chez tous ceux dont le « soi-intérieur » est relié originairement, par descente directe, à ce groupe de *Dhyans-Chohans* appelé « les premiers nés de l'Ether ». Au point de vue psychique, l'humanité est divisée en différentes branches dont chacune se rattache à un des groupes de *Dhyans-chohans* qui, « au commencement » ont formé l'*homme-psychique*. M. Keeley étant bien favorisé sous ce rapport et étant doué, en plus, d'un tempérament psychique remarquable et d'un génie mécanique extraordinaire, est capable d'accomplir les choses les plus merveilleuses. Ce qu'il vient de faire suffit déjà pour « démolir avec le marteau de la science les idoles de la science », ces idoles aux pieds d'argile.

« Il y a des limites que M. Keeley ne dépassera pas; mais, sans doute, son nom ira à la postérité pour ce qu'il aura accompli

dans le domaine des inventions *psycho-physiques*. Il sera le bienfaiteur des riches. C'est une autre question que de savoir si les pauvres auront lieu de bénir ce grand homme. Les mineurs, les ingénieurs, les mécaniciens, les millions de malheureux des classes ouvrières qui gagnent rudement leur pain quotidien à la force de leurs bras se trouveront sans travail le jour où la « force éthérique vibratoire » de M. Keeley aura remplacé les machines à vapeur et tous les autres moyens de propulsion.

Mais il n'en sera pas ainsi !

« La force que M. Keeley vient de découvrir inconsciemment n'est autre que la terrible force astrale connue de la race des Atlantidiens et qu'ils nommaient **mash-mah**... C'est le *vril* du roman de Bullver Lytton « *the Coming Race* » (*la Race à venir*) et des races futures de notre humanité. Le mot de *vril* est peut-être de l'invention de l'auteur ; en tous cas, la force ne l'est pas, car il en est fait mention dans tous les livres secrets de l'Inde.

« C'est cette même force vibratoire qui, dirigée sur une armée à l'aide d'une machine (*agni-rath*) fixée à un « vaisseau volant » selon les instructions contenues dans l'*Ashtar Vidya*, réduisait en cendres cent mille hommes et éléphants aussi facilement qu'un fêtu de paille. On la mentionne dans le *Vishnu Purana* sous le symbole du « coup d'œil » de Kapila : le Sage dont le coup d'œil réduisit en une montagne de cendres les soixante mille fils du roi Sagara.

« Et c'est cette force *satanique* qu'il sera permis à notre génération d'ajouter à sa belle collection de jouets d'enfants anarchistes, tels que la mélinite, les horloges à dynamite, les oranges explosives, les « corbeilles de fleurs » et d'autres joujoux innocents ? Est-ce cet agent destructeur qui, une fois entre les mains de quelque Attila moderne, de quelque anarchiste assoiffé de sang pourrait réduire en peu de jours l'Europe en un chaos primitif, est-ce cet agent terrible que les « Frères aînés » de la race livreront à l'avidité de notre siècle ? Jamais ! La découverte de M. Keeley est venu cent mille ans trop tôt. Elle ne sera vraiment à sa place dans l'évolution cyclique de l'humanité que lorsque la marée menaçante du monopole capitaliste aura reflué, ce qui arrivera quand quelques justes réclamations auront été entendues. Quand il ne restera du prolétariat que son souvenir, quand le cri de l'affamé ne résonnera plus dans le monde, alors seulement la découverte de M. Keeley ne sera plus un anachronisme, parce que les pauvres en auront plus besoin que les riches. »

H. P. BLAVATSKY (M. S. T.).

DE L'ALCHIMIE (1)

C'est grâce aux alchimistes que les données de la science antique sont, en grande partie, parvenues jusqu'à nous. Aussi ne puis-je m'occuper des principes qui guidaient ces chercheurs sans étudier la Science occulte tout entière. Je me bornerai donc dans ce court aperçu à donner une idée générale de la pratique sur laquelle sont basées les histoires symboliques.

Certaines personnes pensent qu'il est impossible de connaître la pratique du grand œuvre sans pouvoir fabriquer la pierre philosophale : c'est une erreur. Les alchimistes ont parfaitement décrit les opérations qu'ils exécutaient. Ils ne sont universellement obscurs que sur un point, c'est la matière employée dans les opérations.

Cependant avant d'aborder ce sujet, il faut résoudre deux questions :

1° Qu'est-ce que la pierre philosophale ?

2° Est-ce une fourberie ou a-t-on de son existence des preuves irréfutables ?

Depuis longtemps je cherchais des preuves convaincantes de l'existence de la transmutation sans pouvoir en découvrir. Les faits ne manquent certainement pas, tant s'en faut, mais comme ils avaient été exécutés par des alchimistes, on pouvait les taxer de fourberie et ils n'étaient de nulle valeur pour la critique scientifique.

En feuilletant l'ouvrage remarquable de M. Figuier (2), ouvrage dans lequel cet auteur veut prouver que la transmutation n'a jamais existé, je découvris trois faits constituant des preuves scientifiques, irréfutables, du changement des métaux impurs en or. L'opération avait été exécutée loin de la présence de l'alchimiste qui n'avait touché à aucun instrument et l'opérateur était dans chaque cas un ennemi déclaré de l'alchimie, ne croyant pas à l'existence de la pierre philosophale.

J'ai du reste publié la critique de ces faits dans le numéro 3 du

(1) Cet article est extrait du chapitre IV du *Traité élémentaire de science occulte* qui doit paraître presque en même temps que ce numéro, chez G. Carré. (N. de la D.)

(2) *L'Alchimie et les Alchimistes.*

Lotus (1) auquel je renvoie le lecteur curieux. Je prie donc toute personne qui voudrait nier la transmutation de me fournir auparavant une réfutation scientifique de ces expériences que je persiste encore à croire irréfutables.

La pierre philosophale est une poudre qui peut affecter plusieurs couleurs différentes suivant son degré de perfection mais qui, pratiquement, n'en possède que deux, blanche ou rouge.

La véritable pierre philosophale est *rouge*. Cette poudre rouge possède trois vertus :

1° Elle transforme en or le mercure ou le plomb en fusion sur lesquels on en dépose une pincée ; je dis en *or* et non en un métal qui s'en rapproche plus ou moins comme l'a cru, je ne sais pourquoi, un savant contemporain (2) ;

2° Elle constitue un dépuratif énergique pour le sang et guérit rapidement, prise à l'intérieur, quelque maladie que ce soit ;

3° Elle agit de même sur les plantes en les faisant naître, mûrir et fructifier en quelques heures.

Voilà trois points qui paraîtront bien fabuleux à beaucoup de gens, mais les alchimistes sont tous d'accord à ce sujet.

Il suffit du reste de réfléchir pour voir que ces trois propriétés n'en constituent qu'une seule : renforcement de l'activité vitale.

La pierre philosophale est donc tout simplement une condensation énergétique de la Vie (3) dans une petite quantité de matière et elle agit comme un ferment sur le corps en présence duquel on la met. Il suffit d'un peu de ferment pour faire « lever » une grande masse de pain ; de même, il suffit d'un peu de pierre philosophale pour développer la vie contenue dans une matière quelconque minérale, végétale ou animale. Voilà pourquoi les alchimistes appellent leur pierre : médecine des trois règnes.

Nous savons maintenant ce qu'est cette pierre philosophale, assez pour en reconnaître la description dans une histoire symbolique et là doivent se borner nos ambitions.

Voyons maintenant sa fabrication.

Voici quelles sont les opérations essentielles :

Tirer du Mercure vulgaire un ferment spécial appelé par les alchimistes *Mercure des philosophes*.

Faire agir ce ferment sur l'argent pour en tirer également un ferment.

(1) *La Pierre philosophale prouvée par des faits*.

(2) M. Berthelot.

(3) Voy., dans le chapitre III, l'*Etude sur la Vie universelle*.

Faire agir le ferment du Mercure sur l'or pour en tirer aussi du ferment.

Combiner le ferment tiré de l'or avec le ferment tiré de l'argent et le ferment mercuriel dans un matras de verre vert très solide et en forme d'œuf, boucher hermétiquement ce matras et le mettre à cuire dans un fourneau particulier appelé par les alchimistes *athanor*. L'*athanor* ne diffère des autres fourneaux que par une combinaison qui permet de chauffer très longtemps et d'une façon spéciale l'œuf susdit.

C'est alors (pendant cette cuisson) et alors seulement que se produisent certaines couleurs sur lesquelles sont basées toutes les histoires alchimiques. La matière contenue dans l'œuf devient d'abord noire, tout semble putréfié ; cet état est désigné par le nom de *tête de corbeau*. Tout à coup à cette couleur noire succède une blancheur éclatante. Ce passage du noir au blanc, de l'obscurité à la lumière, est une excellente pierre de touche pour reconnaître une histoire symbolique qui traite de l'alchimie. La matière ainsi fixée au blanc sert à transmuier les métaux impurs (plomb, mercure) en argent.

Si on continue le feu on voit cette couleur blanche disparaître peu à peu, la matière prend des teintes diverses depuis les couleurs inférieures du spectre (bleu, vert) jusqu'aux couleurs supérieures (jaune, orangé) et enfin arrive au rouge rubis. La pierre philosophale est alors presque terminée.

Je dis presque terminée, car, à cet état, dix grammes de pierre philosophale ne transmuient pas plus de vingt grammes de métal. Pour parfaire la pierre il faut la remettre dans un œuf avec un peu de mercure des philosophes et recommencer à chauffer. L'opération qui avait demandé un an ne demande plus que trois mois et les couleurs reparaissent dans le même ordre que la première fois.

A cet état, la pierre transmue en or dix fois son poids.

On recommence encore l'opération. Elle ne dure qu'un mois ; la pierre transmue mille fois son poids de métal.

Enfin, on la fait une dernière fois, et on obtient la véritable pierre philosophale parfaite qui transmue dix mille fois son poids de métal en or pur.

Ces opérations sont désignées sous le nom de *multiplication de la pierre*.

Quand on lit un alchimiste il faut donc voir de quelle opération il parle :

1° S'il parle de la fabrication du mercure des philosophes, auquel cas il sera sûrement inintelligible pour le profane ;

2° S'il parle de la fabrication de la pierre proprement dite, auquel cas il parlera clairement ;

3° S'il parle de la multiplication, et alors il sera tout à fait clair.

Muni de ces données, le lecteur peut ouvrir le livre de M. Figuiet et, s'il n'est pas ennemi d'une douce gaieté, lire de la page 8 à la page 52. Il déchiffrera aisément le sens des histoires symboliques qui sont si obscures pour M. Figuiet et lui font hasarder de si joyeuses explications.

Témoin l'histoire suivante qu'il traite de grimoire (p. 41) :

« Il faut commencer au soleil couchant lorsque le mari Rouge et l'épouse Blanche s'unissent dans l'esprit de vie pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité dans la proportion exacte d'eau et de terre.

« De l'Occident avance toi à travers les ténèbres vers le Septentrion.

« Altère et dissous le mari entre l'hiver et le printemps, change l'eau en une terre noire et élève-toi à travers les couleurs variées vers l'Orient où se montre la pleine Lune. Après le purgatoire apparaît le soleil blanc et radieux. »

(Riplée.)

Mise dans le matras en forme d'œuf des deux ferments actif ou Rouge passif ou Blanc.

Divers degrés du feu.

Tête du corbeau. couleurs de l'œuvre. Blanc.

En considérant une histoire symbolique il faut toujours chercher le sens hermétique qui était le plus caché et qui s'y trouve presque sûrement. Comme la nature est partout identique, la même histoire qui exprime les mystères du grand œuvre, pourra signifier également le cours du Soleil (mythes solaires) ou la vie d'un héros fabuleux. L'initié seul sera donc en état de saisir le troisième sens (hermétique) des mythes anciens (1), tandis que le savant n'y verra que les premier et deuxième sens (physique et naturel, cours du Soleil, Zodiaque, etc) et le paysan n'en comprendra que le premier sens (histoire du héros).

Les aventures de Vénus, de Vulcain et de Mars sont célèbres à ce point de vue parmi les alchimistes (2).

D'après tout cela on voit que pour faire la pierre philosophale il faut avoir le temps et la patience. Celui qui n'a pas tué en lui le désir (3) de l'or ne sera jamais riche, alchimiquement parlant.

(1) Voyez Ragon, *Fastes initiatiques*. — *La Maçonnerie occulte*.

(2) Id., Id.

(3) Voyez l'admirable traité intitulé *Lumière sur le sentier* chez Carré.

Il suffit pour s'en convaincre de lire les biographies de deux alchimistes du XIX^e siècle Cyliani (1) et Cambriel (2).

LA TABLE D'ÉMERAUDE D'HERMÈS (3)

« Il est vrai, sans mensonge, très véritable.

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire les miracles d'une seule chose.

« Et comme toutes choses ont été et sont venues d'Un; ains toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation.

« Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a portée dans son ventre, la terre est sa nourrice; le père de tout, le Théème de tout le monde est ici; sa force est entière, si elle est convertie en terre.

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel et de rechef il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi.

« C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

« Ainsi le monde a été créé.

« De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations desquelles le moyen est ici.

« C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste ayant les trois parties de la philosophie du monde.

« Ce que j'ai dit de l'opération du Soleil est accompli et parachevé. »

*Il est vrai
Sans mensonge
Très véritable*

La table d'Émeraude débute par une trinité. Hermès affirme ainsi dès le premier mot la Loi qui régit la Nature entière. Nous

(1) *Hermès dévoilé* (Voyez *l'Occultisme contemporain*).

(2) *Cours d'Alchimie en dix-neuf leçons*.

(3) Cet article, comme le précédent, est extrait du *Traité élémentaire de science occulte* de notre collaborateur Papus, publié par l'Isis, branche française de la Société Théosophique. (N. de la D.)

savons que le Ternaire se réduit à une hiérarchie désignée sous le nom de : *les Trois Mondes*. C'est donc une même chose considérée sous trois aspects différents que ces mots nous présentent à considérer.

Cette chose c'est la vérité et sa triple manifestation dans les Trois Mondes :

Il est vrai. — Vérité sensible correspondant au Monde Physique.
— C'est l'aspect étudié par la Science contemporaine.

Sans mensonge. — Opposition de l'aspect précédent. Vérité philosophique, certitude correspondant au monde métaphysique ou moral.

Très véritable. — Union des deux aspects précédents la thèse et l'antithèse pour constituer la synthèse. = Vérité intelligible correspondant au Monde Divin.

On peut voir que l'explication que j'ai donnée précédemment du nombre Trois trouve ici son application éclatante.

Mais continuons :

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas	} et }	Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut
--	--------	--

pour faire les miracles d'une seule chose

En disposant ainsi cette phrase nous retrouvons d'abord Deux Ternaires ou plutôt un Ternaire considéré sous deux aspects positif et négatif :

positif	}	haut analogue à bas		négatif	}	bas analogue à haut
---------	---	---------------------------	--	---------	---	---------------------------

Nous retrouvons ensuite l'application de la méthode de la Science occulte, l'analogie. — Hermès dit que le positif (haut) est analogue au négatif (bas), il se garde bien de dire qu'ils sont semblables.

Enfin nous voyons la constitution du quatre par la réduction du Trois à l'Unité (1) :

Pour faire les miracles d'une seule chose.

Ou du sept par la réduction du six (les deux Ternaires) à l'Unité.

Le quatre et le sept exprimant la même chose (2), on peut prendre avec certitude l'une quelconque des deux applications.

(1) Voyez la fin du chapitre II du *Traité élémentaire de Science occulte*.

(2) Id.

Rapprochons l'explication de la seconde phrase de l'explication de la première et nous verrons :

Qu'il faut considérer une Vérité dans son triple aspect Physique, Métaphysique et Spirituel avant tout.

C'est alors seulement qu'on peut appliquer à cette connaissance la méthode analogique qui permettra d'apprendre les Lois.

Enfin qu'il faut réduire la multitude des Lois à l'Unité par la découverte du Principe ou de la Cause première.

Hermès aborde ensuite l'étude des rapports du multiple à l'Unité, ou de la Création au Créateur en disant :

Et comme toutes choses ont été et sont venues d'UN, ainsi toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation.

Voilà dans quelques mots tout l'enseignement du sanctuaire sur la création du Monde. La création par adaptation ou par le quaternaire développée dans le *Sepher Jesirah* (1), et dans les dix premiers chapitres du *Bereschit* de Moïse (2).

Cette chose unique d'où tout dérive, c'est la Force Universelle dont Hermès décrit la génération :

Le Soleil (positif)	en est le Père
La Lune (négatif)	en est la Mère
Le Vent (récepteur)	l'a portée dans son ventre
La Terre (matérialisation) (accroissement)	est sa nourrice.

Cette chose qu'il appelle Thélème (Volonté) est d'une telle importance qu'au risque d'allonger démesurément cette explication, je vais montrer l'opinion de plusieurs auteurs à son sujet :

« Il existe un agent mixte, un agent naturel et divin, corporel et spirituel, un médiateur plastique universel, un réceptacle commun des vibrations du mouvement et des images de la forme, un fluide et une force qu'on pourrait appeler en quelque manière l'imagination de la nature.

« Par cette force tous les appareils nerveux communiquent secrètement ensemble ; de là naissent la sympathie et l'antipathie ; de là viennent les rêves ; par là se produisent les phénomènes de seconde vue et de vision surnaturelle. Cet agent universel des œuvres de la nature c'est l'*od* des Hébreux et du chevalier de Reichembach, c'est la lumière astrale des Martinistes.

« L'existence et l'usage possible de cette force sont le grand arcane de la magie pratique.

(1) Voy. la Traduction que j'ai faite de ce livre si important dans le n° 7 du *Lotus* (octobre 1887).

(2) Voy. Fabre d'Olivet, *la Langue hébraïque restituée*.

« La lumière astrale aimante, échauffe ; éclaire, magnétise ; attire, repousse ; vivifie, détruit ; coagule, sépare ; brise, rassemble toutes choses sous l'impulsion de volontés puissantes. » (E. Levi, *H. de la M.*, 19.)

« Les quatre fluides impondérables ne sont que les manifestations diverses d'un même agent universel qui est la lumière. » (E. Levi, *C. des G. M.*, 207.)

« Nous avons parlé d'une substance répandue dans l'infini.

« La substance une qui est ciel et terre, c'est-à-dire suivant ses degrés de polarisation, subtile ou fixe.

« Cette substance est ce qu'Hermès Trismégiste appelle le grand *Tclesma*. Lorsqu'elle produit la splendeur elle se nomme lumière.

« Elle est à la fois substance et mouvement. C'est un fluide et une vibration perpétuelle. » (E. Levi, *C. des G. M.*, 117.)

« Le grand agent magique se révèle par quatre sortes de phénomènes, et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

« Le grand agent magique est la quatrième émanation de la vie-principe dont le soleil est la troisième forme. » (E. Levi, D.142.)

« Cet agent solaire est vivant par deux forces contraires ; une force d'attraction et une force de projection, ce qui fait dire à Hermès que toujours il remonte et redescend. » (E. Levi, 153.)

נ ה ש

« Le mot employé par Moïse, lu cabaliquement, nous donne donc la description et la définition de cet agent magique universel, figuré dans toutes les théogonies par le serpent et auquel les Hébreux donnèrent aussi le nom :

d'OD = +

OB = -

Aour = ∞

« La lumière universelle lorsqu'elle aimante les mondes s'appelle lumière astrale ; lorsqu'elle forme les métaux on la nomme azoth ou mercure du sage ; lorsqu'elle donne la vie aux animaux, elle doit s'appeler magnétisme animal. » (E. Levi.)

« Le mouvement c'est le souffle du Dieu en action parmi les choses créées ; c'est ce principe tout puissant qui, un et uniforme dans sa nature et dans son origine peut-être, n'en est pas moins la cause et le promoteur de la variété infinie des phénomènes qui composent les catégories indicibles des mondes ; comme Dieu, il anime ou flétrit, organise ou désorganise, suivant des lois secondaires qui sont la cause de toutes les combinaisons et permuta-

tions que nous pouvons observer autour de nous. » (L. Lucas, *C. N.*, p. 34.)

« Le Mouvement c'est l'état NON DÉFINI de la force générale qui anime la nature; le mouvement est une force élémentaire, la seule que je comprenne et dont je trouve qu'on doit se servir pour expliquer Tous les phénomènes de la nature. Car le mouvement est susceptible de *plus* et de *moins*, c'est-à-dire de condensation et de dilatation. Électricité, chaleur, lumière.

« Il est susceptible encore de COMBINAISON de condensations. Enfin on retrouve chez lui l'ORGANISATION de ces combinaisons.

« Le mouvement supposé ACTIF *matériellement et intellectuellement* nous donne la clef de tous les phénomènes. » (Louis-Lucas, *Médecine nouvelle*, p. 25.)

« Le mouvement supposé non défini est susceptible de se *condenser*, de *s'organiser*, de se concentrer ou *tonaliser*.

« En se *condensant*, il fournit une *force* d'un pouvoir *relatif*.

« En *s'organisant*, il devient apte à conduire, à *diriger* des *organes* spéciaux, même des faisceaux d'organes.

« Enfin en se *concentrant*, en se *tonalisant*, il lui est possible de réfléchir sur toute la machine et de diriger l'ensemble de l'organisme. » (Louis Lucas, *Médecine nouvelle*, p. 45.)

« Dans l'âme du Monde fluide ambiant qui pénètre toutes choses, il y a un courant d'amour ou d'attraction, et un courant de colère ou de répulsion.

« Cet éther électro-magnétique dont nous sommes aimantés, ce corps igné du Saint-Esprit qui renouvelle sans cesse la face de la Terre est fixé par le poids de notre atmosphère et par la force d'attraction du globe.

« La force d'attraction se fixe au centre des corps et la force de projection dans leur contour. Cette double force agit par spirales de mouvements contraires qui ne se rencontrent jamais. C'est le même mouvement que celui du Soleil qui attire et repousse sans cesse les astres de son système. Toute manifestation de la vie dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique est produite par la tension extrême de ces deux forces. » (Christian, *l'Homme rouge des Tuileries*.)

Le lecteur curieux d'apprendre ne m'en voudra pas, j'espère, de ces notes, qui éclaircissent le sujet mieux que les plus belles dissertations du monde.

A la suite de l'affirmation de cette force universelle, Hermès aborde l'Occultisme pratique, la régénération de l'Homme par lui-même et de la Matière par l'Homme régénéré.

On trouvera sur ce point des détails suffisants dans *l'Elixir de Vie* publié par un Chéla indou (1) et dans les ouvrages de M^{me} Blavatsky et de la Société théosophique (2), ainsi que dans le Rituel d'Eliphas Levi.

PAPUS (M. S. T.)

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

A LA FIN DE 1886

Bien qu'il soit un peu tard pour parler de la Réunion annuelle des Présidents des Branches locales qui a eu lieu l'année dernière à Adyar, à la fin du mois de décembre, nous avons jugé qu'il serait utile de publier, au moins, la traduction de quelques extraits du discours présidentiel, afin d'empêcher certaines fausses notions de se répandre dans le public, les numéros du *Lotus* déjà parus n'ayant pas suffi, paraît-il, pour montrer vers quel but nous marchons.

DISCOURS DU PRÉSIDENT-FONDATEUR

J'éprouve un plaisir particulier, messieurs et frères, à vous souhaiter la bienvenue, cette année dans notre demeure d'Adyar, car les constructions autorisées par la dernière assemblée, sont virtuellement terminées et le conseil siège maintenant dans son propre local.

L'heureux examen que nous avons fait à la clôture de la première période décennale, n'a pas été démenti par les progrès de l'année passée. La société n'a pas perdu de terrain en ce qui concerne son œuvre de rassemblement, tandis que l'on peut observer une avance réelle dans diverses directions. Le point le plus important est le recouvrement graduel du prestige extérieur et le rétablissement de la confiance intime qui avaient été ébranlés par les attaques hostiles de l'année 1884. Le temps, ce médecin, accomplit en notre faveur son bienfaisant travail, nous donnant l'occasion de montrer, combien, au fond, notre société est utile et dans quelle faible mesure sa force dérive de l'experimentalisme. Les gens, prévenus eux-mêmes peuvent voir maintenant,

(1) N° 3 du *Lotus*.

(2) *Isis Unveiled; Esoteric Buddhism; Occult World*.

qu'en dehors de la branche mystique d'étude, comprise dans le troisième but avoué de la société, nous avons une large carrière de puissante utilité.

Il faut néanmoins prendre en considération deux facteurs d'une tendance contraire à notre but. Ce sont : l'état agité de l'esprit du monde et les méprises de nos adhérents au sujet de la Société. Avec la perspective de grandes guerres dans un avenir prochain, de terribles fluctuations commerciales, d'une rapide diffusion des habitudes indulgentes envers la sensualité, les efforts pour propager les aspirations spiritualistes ne peuvent servir tout au plus qu'à corriger les tendances vers la dégradation sociale. La théosophie accomplit sa mission, quand elle inculque dans l'esprit populaire l'amour de la vertu, l'intelligence de la nature, le respect pour la religion. Au milieu de la tempête de passion animale, si nous pouvons seulement apercevoir cette étoile d'espérance, brillant à travers une éclaircie dans les nuages, il nous sera possible de gouverner hardiment notre barque vers le but désigné. Je pense que cet espoir est le vôtre. De grands changements se sont produits dans la pensée religieuse pendant ces dix années, et il paraît tout à fait certain que cette société a contribué à les effectuer. Qu'elle ait exercé une influence sur l'opinion contemporaine dans les pays de langue anglaise et ailleurs, c'est ce qui apparaît dans les inclinations mystiques des gens qui lisent, de même que par l'accroissement régulier dans le nombre de nos propres publications, réimpressions sanscrites, traductions nationales de ces œuvres, ouvrages originaux sur ce sujet, anciens classiques. Tandis qu'il y avait, l'année dernière, vingt et une publications comprises dans notre bulletin statistique, nous en avons cette année vingt-huit à enregistrer. Ce sont les ouvrages suivants :

LISTE DES LIVRES PUBLIÉS

- 1° Une traduction allemande du *Catéchisme bouddhiste* d'Olcott, contenant des notes du prof. Coues.
- 2° *Probhadhachandradaya*, etc., etc.

LA SOCIÉTÉ ET SES MEMBRES

Il existe, parmi les membres les plus anciens, aussi bien que parmi les plus nouveaux, beaucoup de malentendus au sujet de la constitution, du devoir et des pouvoirs de la Société théosophique; il serait bon d'en dire quelques mots. Cette association fut formée

par un petit nombre de personnes, en l'année 1875, à New-York. Des branches se propagèrent en Europe et reçurent de nous des chartes pour travailler sur le plan originel de la neutralité en matière de secte, de l'indépendance et de l'effort de chacun en particulier. Chaque nouveau membre fut enregistré au quartier général et en reçut son diplôme. Le même système continue aujourd'hui ; chaque branche est un rejeton du même tronc originel, chaque personne un membre de ce corps, ayant avec la branche un rapport secondaire, susceptible de modification indéfinie, de temps en temps, suivant les convenances. La croissance rapide de la société changea ce premier noyau en un Conseil général, et l'administration exécutive qui était presque autocratique, prit une forme parlementaire. Le premier groupe est maintenant désigné, d'après sa charte, sous le nom de *Société théosophique aryenne* de New-York. La participation de chaque membre en particulier à la direction générale, possible dans le petit groupe originel de New-York, devint impraticable lorsque les membres se comptèrent par milliers, ses branches par vingtaines et que notre terrain d'action devint aussi grand que le monde. On dut alors organiser les présidents des branches au Conseil général, et une assemblée annuelle, sorte de parlement, eut mission d'examiner l'état de notre mouvement, de modifier, d'améliorer nos règlements et lois particulières à la lumière de l'expérience, et de se mettre d'accord sur la ligne à suivre pendant l'année suivante. Le principe fondamental de la société étant d'encourager chacun à se réformer et à évoluer de soi-même, n'importe quelle théorie de surveillance ou de contrainte des individus serait contradictoire avec cette façon de penser et tendrait à abaisser notre corporation au niveau d'une simple secte. Le lien commun entre les adhérents est de se retrouver d'accord sur les buts déclarés de la société. Les règlements pourvoient à l'admission systématique des membres avec aussi peu de formalités que possible. Quelques règlements sont indispensables à l'existence d'une corporation et il y a un point au delà duquel on ne saurait tolérer le bon plaisir des individus. Si, par exemple, un Hindou, un Bouddhiste, un Parsi, un Juif, ou tout autre membre appartenant à une secte, prenait sur lui de déclarer que la société, en tant que corporation, acceptera un certain dogme de sa secte, il nous porterait préjudice en interprétant d'une façon totalement fautive notre attitude ouvertement neutre. Ainsi quiconque publierait que notre société favorise tel costume, régime, habitude sociale, menée politique ou nationalité que ce soit, ou essaierait d'engager sa responsabilité à l'égard de théories sur les rapports

sexuels, l'utilité du commerce, les relations spirituelles, l'éducation psychique, l'existence et le pouvoir des Mahatmas, ou toute autre question susceptible d'être discutée d'homme à homme et non particulièrement définie dans les buts déclarés de la Société, quiconque agirait ainsi irait au delà de ses droits et nous compromettrait tous. Tandis qu'il n'est rien de plus clairement évident que la parfaite liberté de chacun, en dehors de notre société, de se qualifier de théosophe ou de quoique ce soit à son choix, de baptiser ses plus capricieuses fantaisies du nom de théosophie ou même de révélation divine; il est également certain que notre Société a le droit d'interdire à tout individu se prévalant de son diplôme, de prétendre qu'elle est, au moindre degré, responsable de ses vues particulières sur quelque sujet que ce soit. Chacun de nous, quels que soient son grade ou ses rapports dans la société, quelles que soient aussi son sexe, sa couleur, sa religion ou sa race, se tient sur son propre piédestal, agit sous sa propre responsabilité et doit en accepter toutes les conséquences. Comme dans tous les autres systèmes sociaux, basés sur l'association des efforts, chacun de nous sacrifie assez de sa latitude théorique d'action personnelle, pour créer un noyau administratif, en vue de la direction générale d'un mouvement marchant dans une voie déterminée. Ce noyau acquit une clientèle, un quartier général, un budget pour ses dépenses, des propriétés meubles et immeubles, une librairie et une existence organique. L'administration de ces détails est la fonction d'un Conseil représentant toute la corporation. Mais jamais le Conseil n'a tenté et jamais il ne tenterait d'intervenir vis-à-vis des membres individuels et des branches, tant qu'ils se tiennent bien dans les limites de la constitution de la Société et de ses règlements. Si dans les premiers jours, et avant que notre Conseil fût devenu un corps parlementaire, il y eut des infractions à ce large règlement, on peut les excuser en raison de la persistance des vieilles habitudes militaires du président, de la faiblesse de son jugement et du nouveau caractère de ce mouvement en général. En dépit de tout, néanmoins, il a existé, dès le commencement, la plus large autonomie pratique, pour les individus comme pour les groupes.

L'accusation d'avoir manqué à notre plan avoué de fraternelle tolérance, a été portée contre nous et quelquefois, sans doute, avec justice. Mais qu'on n'oublie pas que ce but est un idéal élevé, presque divin, et qui ne peut être atteint que par les plus grandes âmes. Toutefois, sans un idéal élevé, quel serait le moyen de tendre vers la nature supérieure et de l'attirer vers nous? Et si nous en sommes seulement bien convaincus, nous nous élèverons

peu à peu, quoique nous omettions journellement de satisfaire notre conscience. Comme toutes les sociétés humaines, nous comptons parmi nos membres deux catégories : des égoïstes et des altruistes, et cinquante des premiers contre un des seconds. Nous avons aussi nos collègues chicaneurs, railleurs, intrigants, coléreux, qui sont trop égoïstes pour payer leur part de dépenses, trop indifférents ou moralement indolents pour travailler, trop vains pour accepter toute situation inférieure à une dictature théorique, d'un esprit trop étroit pour oublier les intérêts de secte, de caste ou de nationalité, en faveur d'un travail altruiste. Telles sont les manifestations rebelles des plus basses tendances de notre commune nature, s'affirmant ainsi sous la contrainte du moi spirituel. Les personnes de cette sorte ont adhéré à notre mouvement par curiosité peut-être ou par un attrait inné pour les nouvelles sociétés, ou par une sympathie passagère pour notre programme avoué, ou parce que leurs amis adhéraient. Il est difficile de supporter leurs divagations et cependant il est nécessaire d'agir ainsi ; il faut s'efforcer de faire son devoir pour le mieux et de s'en rapporter aux résultats pour toute vengeance. En ce qui me concerne, je sens mon incompetence relativement à la fonction que l'affectueuse fidélité de mes frères me contraint à conserver, et mon principal désir est de trouver quelqu'un susceptible de la mieux remplir.....

LA BIBLIOTHÈQUE D'ADYAR

Notre rêve longtemps caressé de fonder une bibliothèque orientale non sectaire, pour nous aider à atteindre le deuxième des objets déclarés de la Société, est enfin accompli. Le bâtiment magnifique, dans le portique duquel nous sommes maintenant assemblés, est un digne temple pour les reliques littéraires des sages du monde ; de même que l'annexe ornée de marbre, est destinée à leurs portraits. De toutes les parties de l'Inde et de Ceylan. sont arrivés des poèmes de félicitations, en sauskrit, en pali et en zend, envoyés par de savants prêtres et pandits. — En fait, il y en avait en si grand nombre, qu'il n'eût pas été commode de les faire lire tous à la cérémonie d'ouverture. Une centaine de volumes environ ont été déjà envoyés comme cadeaux et des centaines, en outre, sont recueillis. Comme je l'ai dit auparavant, ce sera une chose bien facile pour nos branches de réunir ici, avec le moins de frais possible, une grande bibliothèque de livres orientaux. Et possédant alors le bâtiment et les livres, notre prochain pas en avant sera de recueillir des fonds pour que cette création fonctionne d'une manière digne de sa grandeur et de son utilité. On

peut, sans doute, s'assurer les services de bons pandits, moyennant 25 à 30 Rs., et en considérant le genre polyglotte de notre collection, nous pourrions trouver à employer utilement un certain nombre de ceux qui se livrent à des études de ce genre. Il serait bon également de créer une réserve de fonds, sur le produit mensuel desquels on pourrait opérer, à très bon marché, la publication d'utiles manuels sur la science, l'art, la philosophie et la religion de l'antiquité. Nous ne saurions mieux faire que d'imiter l'exemple des chrétiens, qui ont depuis longtemps fondé leurs sociétés de publications et organisé d'excellents systèmes de distribution à travers le monde.

LA THÉOSOPHIE A SON CENTRE ET AU DEHORS

L'exposition sommaire du monument par le secrétaire, me dispense de parcourir le même terrain. Les éléments de discorde auxquels on a fait allusion ci-dessus et l'inévitable conflit de fortes personnalités, nous procurent toujours plus ou moins de contrariétés et alourdissent le fardeau d'une surveillance exécutive. Personnellement, j'éprouve une vive répugnance à intervenir dans les dissensions passagères entre deux ou plusieurs collègues, qui peuvent être plus instruits que moi et mes supérieurs à d'autres égards. L'énergie morale, intellectuelle et spirituelle retrouve toujours son niveau, et la vérité remporte toujours la victoire à la longue. Le temps, dans l'évolution sociologique, n'est pas un élément assez important pour nous pousser à suivre les disputes contradictoires. Je suis plus que décidé à attendre patiemment, m'abstenant de toute intervention, plutôt que de m'engager dans les controverses.

Il existe un centre de tempête théosophique, qui se meut sur l'Amérique en ce moment même et un autre sur une portion de l'Europe (1), mais ce n'est pas encore fini et la sagesse fera finalement son chemin. L'expansion de la société en Amérique a pris une croissance plus considérable que ne le comportait l'organisation mise à l'essai par le comité de direction; et notre conseil exécutif a adopté, en juin dernier, une résolution recommandant à nos branches américaines de se fédéraliser de façon à constituer une section du conseil général. C'est ce qui fut exécuté récemment en assemblée à Cincinnati, et M. W. Q. Judge, un de nos membres fondateurs, fut élu comme secrétaire permanent. En passant à l'Inde, nous voyons beaucoup de nonchalante apathie, dans quelques endroits, compensée par une activité extraordinaire

(1) Ces légers nuages sont en ce moment complètement dissipés et le ciel théosophique est plus clair que jamais. (N. du T.)

dans d'autres. Je citerais volontiers, comme exemple de l'utilité des branches, les sociétés de Bombay et de Berhampur (Bengale). Des causes totalement indépendantes de notre volonté, comme le transfert des employés du gouvernement d'un poste à un autre, pendant le cours de leur service, arrachent continuellement quelques-uns de nos meilleurs adhérents, aux branches qu'ils ont créées de leur initiative propre et les envoient dans des localités où nous n'avons encore aucun noyau local. D'ailleurs cela produit de bons résultats aussi bien que de mauvais, car, — ainsi que nous l'avons vu récemment en certains cas — des théosophes zélés s'emploient tout d'abord à organiser une nouvelle branche. C'est à un semblable déplacement que nous devons la naissance de la branche de Cuddapah, un des plus grands succès de l'année, qui assure à notre cause et à notre bibliothèque, les services d'un brillant pandit, d'une parfaite éducation anglaise, un gentleman d'une grande capacité administrative et dont la présence à cette réunion m'empêche de m'étendre sur ses mérites (1).

EXPANSION DU MOUVEMENT

La marée montante de la théosophie ne paraît pas s'être affaiblie, comme le prouvera le mémorandum suivant :

Années	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882	1883	1884	1885	1886
Chartes de branches existant à la fin de l'année	1	2	2	2	11	27	51	93	104	121	136

A déduire quatre chartes déchues ou éteintes; et nous avons comme chiffre total des chartes en plein exercice, à cette date : 133. — Leur distribution géographique est la suivante :

Inde, 96 (5 nouvellement formées); Birmanie 3; Ceylan 8; Angleterre 1; Ecosse 1; Irlande 1 (nouvellement formée); France 1; Allemagne 1; Etats-Unis d'Amérique 13 (7 nouvellement formées); Grèce 1; Hollande 1; Russie 1; Inde occidentale 2 (une nouvellement formée); Afrique 1 (nouvellement formée); Australie 1. Les branches indiennes sont ainsi distribuées: — Bengale 21; Behar 8; N. W. P. Oude et Penjab 21; C. P. 4; Bombay 6; Kathiawar 2; Madras 38. Sur les nouvelles branches de l'année, il y en a : 7 en Amérique, 1 en Irlande, 1 dans l'Inde

(1) Le pandit Bhashya Chariar, de Cuddapah.

occidentale, 1 en Afrique, 1 au Bèngale, 1, N. P. W. 1 à Madras. Total 15 ; leurs noms sont :

Branches Indiennes : Ville de Bangalore ; canton de Bangalore ; Caddapah ; Noakhali ; Orai.

Branches étrangères : Boston ; Cincinnati ; Dublin Lodge ; Gita (Aldrich Ala) ; Golden gate (San-Francisco) ; Haytien (Port-au-Prince , W. I.) Keystone (Philadelphie) ; Malden (Malden, Mass) ; Occident (New-York) ; Queenstown (Colonie du Cap, Afrique).

CONCLUSION

Il est inutile de m'étendre plus longtemps sur des détails, puisque les documents variés qu'on est sur le point de lire, contiennent toutes les informations nécessaires. Soyons remplis de courage à la vue de la situation générale, et que chacun fasse tout son possible pour faire respecter le nom de la société par tous les gens de bien.

C'est une société sans ressources pécuniaires, sans patronage, avec les préjugés sociaux rangés contre elle et les intérêts, ses ennemis naturels ; une société qui ne fait pas appel à la fidélité sectaire, qui ne présente aucun mobile mondain, bien au contraire, à ceux qui entrent dans ses rangs, une société ouvertement dévouée à l'étude et à la propagation de la philosophie, ennemie déclarée du vice et censeur de l'indulgence égoïste, enseignant l'idéal moral le plus élevé, affirmant l'unité essentielle des religions et la suprématie nécessaire de la vérité, par-dessus tout. Cependant, vous voyez cette société, dans le court espace de dix ans, se répandre sur une notable portion de la surface du globe, distribuer des chartes à 136 branches, dont quatre, seulement, sont déchues et compter parmi ses adhérents les plus enthousiastes des fidèles de toutes les anciennes religions de la terre. La société a-t-elle chevauché sur le sommet d'une vague de pensée, causée par le soulèvement général des vieux préjugés ou a-t-elle été elle-même un puissant facteur de cette vague ? Il ne nous appartient pas de le dire ; mais le fait évident est qu'elle existe et qu'elle est une force sociale de l'époque, avec la perspective d'une longue et utile carrière. Cela tient, — il doit en être ainsi, — à l'ampleur de son programme ainsi qu'à la justesse de sa façon tolérante d'agir et par-dessus tout, à sa fraternelle bonne volonté.

Le Président de la Société théosophique,
OLGOTT.

LA FRANCE VRAIE OU MISSION DE LA FRANCE

Par Saint-Yves d'Alveydre.

Tout le monde connaît l'idée à la défense de laquelle s'est voué M. Saint-Yves : La seule organisation normale d'un état, quelle que soit la forme de son gouvernement, est dans l'Union harmonieuse des trois éléments qui le constituent et des deux puissances qui donnent la vie à ces éléments. L'Autorité, sans pouvoir réservée à la science ; le Pouvoir, instruit par l'autorité, régissant le peuple par la magistrature et la justice ; et l'Economie, éclairée par l'autorité, protégée par le Pouvoir, gérant les intérêts matériels. Dans la pratique, l'unité trinitaire des gouvernés et l'unité trinitaire des gouvernants jointes au moyen de mandats impératifs dans l'unité du principe social, pour réaliser le bien, la vérité et l'équité ; ni confondues n'étant pas du même ordre, ni opposées n'étant pas incompatibles, mais coopérant comme compléments indispensables l'une de l'autre, comme la force s'unit aux organes résistants d'une machine pour produire ce pour quoi elle a été créée.

Telle est la Synarchie. La *Mission des Juifs*, remontant à son berceau, l'a montrée naissant de la connaissance totale, donnant au monde des siècles de prospérité, puis remplacée par l'anarchie, quand, écrasée par le despotisme, elle est condamnée à se cacher pendant toute l'antiquité. La *Mission des souverains* a poursuivi cet exposé à travers l'histoire moderne. Aujourd'hui la *France Vraie* l'achève en développant la thèse que voici :

C'est la Synarchie qui, instituée en France, bien que très imparfaitement, a été l'inspiratrice de nos réformes, de notre progrès, la source de notre longue prépondérance, notre salut dans les moments désespérés ; c'est par la France que, rétablie, elle peut, elle doit sauver le monde occidental et régénérer l'Orient, car « la France n'est point en décadence, mais en travail pour tous les peuples » .

La Synarchie s'est manifestée chez nous par nos Etats généraux à cause de la présence du Tiers-Etat. Expression de la volonté nationale, Unité des gouvernés, par le mandat impératif des cahiers signés jusque dans le moindre village, ils éclairent, inspirent et contrôlent le gouvernement sans le paralyser ni l'envahir.

Leurs trois ordres correspondent aux trois organes constitutifs qui coopèrent sans se confondre : Enseignement, Autorité au clergé ; Pouvoir, Magistrature à la noblesse ; Economie au Tiers-Etat.

Si, cependant, depuis leur fondation, nous nous agitons, malgré la richesse de nos ressources, sans pouvoir triompher de l'anarchie, c'est que cette institution nationale des Etats Généraux a été étouffée sous toutes les formes du despotisme aristotélique ; par les rois et par les clergés, par les philosophes et par les réformateurs de la révolution, bien que nos traditions, nos aspirations et l'éсотérisme de cette religion dont nous n'étions pas en vain nommés les fils aînés, renfermassent tous les éléments de la constitution normale. Retrouvons-les, rassemblons-les, et nous rentrerons dans une ère de prospérité où le monde nous bénira.

Est-ce réalisable ? M. Saint-Yves en montre le moyen dans nos institutions actuelles tout particulièrement, et nous fait voir comment il travaille pratiquement lui-même à cette restitution.

Est-ce une utopie ? C'est l'histoire qui répond à ce doute encore dans la *France Vraie*. L'auteur, du reste, ne prétend nullement à une réalisation, à une prospérité immédiates ; mais il prescrit, au nom de la science, une direction qui lui apparaît indispensable, bien qu'elle ne doive produire tous ses résultats qu'après plus d'une génération.

Inutile de dire que le livre est encore écrit dans ce style étonnant et saisissant que tout le monde connaît. Mais comment, du reste, analyser un livre de M. Saint-Yves, toujours de taille à fatiguer plusieurs spécialistes ?

Dans celui-ci encore le philosophe, l'historien, l'économiste, le politique peuvent trouver à chaque instant des définitions précieuses, des éclaircissements inattendus, des appréciations, des solutions aussi neuves que profondes sur les problèmes les plus discutés. Il est bien à craindre, cependant, que beaucoup d'entre eux ne soient plus étonnés que satisfaits, à cause de leur spécialité qui les isolera dans ce livre dont toutes les parties sont solidaires, ou pour dire mieux, faute de connaître encore cette science occulte sur laquelle la *France Vraie* est entièrement fondée.

L'œuvre de M. Saint-Yves consiste, en effet, à faire ressortir, à divulguer et à mettre en pratique la puissance sociale de l'éсотérisme. Montrer la beauté de ce rôle impersonnel ou le talent admirable avec lequel il est rempli, ce serait faire injure à la modestie de l'auteur autant qu'au goût et à l'intelligence du lecteur. Il m'appartient bien moins encore d'en critiquer le fonds ;

qu'il me soit permis seulement de faire ressortir comment la Théosophie a droit de réclamer pour sienne la *France Vraie*, bien que M. Saint-Yves semble s'en défendre par une crainte délicate d'égarer des esprits mal préparés.

Dans cette charmante *ouverture, pro domo*, que l'envie calomnieuse arrache à l'auteur comme pour mieux constater le baptême par lequel elle entend le consacrer, nous trouvons l'aveu à peu près complet que l'occulte est la base de l'œuvre synarchique. Mais cette confiance n'était pas nécessaire ; la science occulte se retrouve assez dans la forme et dans l'esprit du livre aussi bien que dans ses conclusions.

Elle apparaît, en effet, d'abord dans la profondeur, la majesté et la force du style, par toutes les riches images qu'elle lui fournit, grâce auxquelles les principes et les symboles admirablement adaptés à nos idées courantes leur prêtent un éclat dont ils reçoivent eux-mêmes le reflet ; tant de pages en offrent un exemple, qu'on ne sait lesquelles citer de préférence.

C'est encore à la haute science, seule capable d'élever aux régions supérieures à toute passion, que nous pouvons attribuer cette tolérance sereine et sincère qui prête tant de charme à la *France Vraie*, et cette indépendance qui tantôt critique, tantôt loue, avec la même impartialité et la même franchise, ici le libéral, là le clérical ; le monarchiste ou le républicain ; le jésuite ou le franc-maçon ; qui « dit la vérité tout entière, sans crainte aucune dût-elle amener contre soi tous les préjugés de notre temps ».

Mais ne nous contentons pas de ces vagues indications, quand nous pouvons, par de simples citations, rétablir toute la charpente occulte de la théorie dont la démonstration historique est présentée dans ce livre.

Commençons par les principes fondamentaux :

Tout individu « pour être vivant, pour passer à l'état physiologique, doit être symétrique » (p. 436). *C'est la loi de Vie*.

Mais, en même temps, il faut que ses deux parties soient réunies harmonieusement en une troisième qui en fait un tout uniforme, Esprit, âme et corps (p. 315). *C'est la loi d'harmonie*.

Sans le troisième terme, l'être reste dans l'anarchie désorganisatrice du dualisme ; il « se bloque lui-même sans recours... il s'accule dans le saignant cul-de-sac » où ses éléments se dévorent l'un l'autre (p. 412). Car le monde est tellement fait que, tandis que le bien persiste dans un éternel progrès, le mal, régressif, se détruit, au contraire, nécessairement, lui-même, en un temps plus ou moins long : *C'est la loi de Mort*. « Le grand péché irrémissible, le seul qui ne sera point pardonné, dit

« l'Écriture, est le blasphème contre le Saint Esprit, c'est-à-dire
« contre l'Esprit des lois éternelles de Dieu. »

Cette annulation fatale de l'Être dualistique s'opère au moyen de la *Loi des Séries* qui, par une des harmonies les plus sublimes de la Nature, ramène le mal au bien, la Matière à l'Esprit et peut aller selon la résistance à vaincre, jusqu'au cataclysme. (V. p. 217, 223 et 224.) *La France Vraie* nous fait suivre à travers notre histoire les révolutions (dans le sens propre du mot) de ce courant providentiel, « de ce flot répercusseur, roulant de choc en choc, tourbillonnant sur lui-même », de cette loi de série au principe de laquelle s'était identifié Napoléon, qui l'appelait de son vrai nom, *Anankè*, ou, en celte primitif, *Anankou*, le char de la mort.

Si, maintenant, cette loi de salut, s'applique aux peuples par les révolutions, c'est que tout peuple est un être réel, organisé, vivant, constitué comme l'homme, son élément, d'une union trinitaire, d'esprit, d'âme et de corps. C'est que toute idée née dans ce corps est, comme dans l'être humain. « une force vive aussi
« réelle dans sa nature que l'eau de la mer, que l'air en mouve-
« ment, que la lumière et que la chaleur, force consciente, divine
« dans son principe, qui conserve le bien et détruit le mal, sans
« qu'aucune puissance humaine, individuelle ou collective, puisse
« s'y opposer dans la balance définitive du Temps. » — C'est que, par conséquent, une idée une fois créée détermine la marche d'un peuple ou directement ou par la loi de série vers la loi d'harmonie, afin qu'il accomplisse comme l'individu, d'accord même avec la
« vie du sol qu'il habite », la destinée pour laquelle il existe, le Bien, le Vrai et le Beau !

Tout peuple se dévore donc lui-même dans l'anarchie s'il n'observe la loi trinitaire d'harmonie pour devenir ce à quoi « les
« théologiens et même les non-théologiens donnent le nom de
« Puissance, la langue sacrée celui d'Ange ». — « Un peuple est
« un monde humain, un corps collectif doué d'une vie d'une longue
« durée, immortel même, s'il est, et s'il demeure dans la loi de Vie de
« ces sortes d'Êtres ; c'est ainsi qu'il faut entendre les promesses
« faites au Peuple de Dieu, c'est-à-dire au peuple selon Dieu ».

Et comment un peuple peut-il éviter la trombe de la loi de série ou s'arracher à ses tourbillons ? Encore comme l'homme ; d'abord par la *Science* complète et harmonieuse, la mathèse dont le nom même du Dieu vivant, IEVE est une définition — ensuite, par « cette victoire du dedans, prélude certain d'une autorité sans
« rivale au dehors », la *Vertu*, sans laquelle la science complète est inabordable, et dont l'admirable livre, *Lumière sur le sentier*, nous trace la marche obligée.

Avançons encore : l'Humanité tout entière est un seul être dont les peuples sont les éléments comme l'individu est celui des peuples. Ce grand organisme est « le Corps de Dieu » ; il vit par elle et en elle dans notre monde, tendant à la fondation de son règne sur la Terre comme au Ciel : car, « Dieu n'est pas dans les nuées, il est Sagesse et Science en nous ». Et comme les peuples ont leur vie cylique, limitée en même temps que libre dans une certaine mesure ; comme « lorsque les gouvernements d'ici-bas ne « permettent pas à Dieu d'opérer dans la loi d'harmonie, c'est « Satan qui opère dans la loi de série (déclarant alors la guerre « pour qu'on le lie de nouveau à la paix) »... « l'Humanité tout « entière serait attaquée à mort dans l'avenir et dans l'avènement « de son règne, si le type de la Constitution sociale n'avait été, « ainsi que la loi de vie collective, sauvegardé quelque part, « ne fût-ce que dans un Peuple, ou même dans un Livre. »

Voilà la Tradition, l'Esotérisme, la Science Divine, circulant et persistant à travers les temps et les peuples. Ici l'occulte apparaît à découvert dans la *France Vraie*, par exemple, dans l'exposé du rôle d'Abraham et après lui des Hébreux, ou dans l'interprétation du *Pater*. Ici aussi se dresse la question brûlante du Christ !

Qu'est-il d'abord, le Christ ? Grand problème qu'il m'appartient d'autant moins d'aborder ici, que M. Saint-Yves lui-même a voulu le supprimer de sa *Mission des Juifs*. Nous sommes d'ailleurs avec lui en pleine science occulte, et ce n'est pas à un étudiant à en traiter les difficultés. Qu'il suffise donc de constater que quelques plis du voile sont écartés à nouveau dans des passages de ce livre que le lecteur appréciera lui-même : Notamment ceux sur Anne et Marie (p. 366) sur la mission rédemptrice du Christ, où sa place dans la Hiérarchie des Etres (p. 107, 1^{er} vol. 243, p. 214 et 295 du 2^e vol.) ou encore la remarquable composition du mot Hébreu Jesus (p^e 3, 2^e vol.).

En outre, M. Saint-Yves annonce dans *l'Ancien et le Nouveau Testament* l'expression supérieure de la loi de Vie Sociale, et dans quelques passages, il laisse entrevoir pourquoi, un peu plus qu'il ne l'avait fait encore (voir notamment p. 107 et suivantes, 1^{er} vol.). Est-ce à dire que l'*Esotérisme oriental* soit moins pur ou même différent ? C'est là encore une question des plus délicates et des plus difficiles que je me garderais d'aborder ici quand même je m'en sentirais capable. Ce que je crois pouvoir affirmer seulement, sans être démenti par M. Saint-Yves, c'est la foi dans l'Union harmonieuse de l'Orient et de l'Occident, et l'unité d'esotérisme de toutes les écoles, pourvu que l'on remonte assez haut aux Sources comme le font précisément nos maîtres de la Société Théosophique.

Quoi qu'il en soit, remarquons bien ce point saillant de la *France Vraie* : C'est dans notre patrie et par les États Généraux que se manifeste la Synarchie, loi d'Harmonie, loi de la Science Divine. Or à quelle époque ? — Au temps où les croisades viennent de prendre fin après avoir mêlé les chrétiens à l'Arabe, l'Est à l'Occident. Au temps où le Pape, effrayé par l'apparition de l'Extrême Orient débordé jusqu'en Hongrie, tend, par-dessus la tête du Sarrazin retenu, mais vainqueur, une main amie à ces Genghis-Kanides qui, après avoir ravagé et renouvelé l'Asie entière avec une férocité sans égale, travaillent déjà à la restaurer sous l'inspiration des Lamas du Thibet, tout en donnant l'exemple d'une tolérance vraiment prodigieuse chez ces fléaux providentiels.

Spectacle unique depuis de longs siècles que celui de ces trois pouvoirs religieux rassemblés dans la Haute-Asie (1). C'est l'Esprit qui flotte au-dessus des eaux bouleversées par la loi de Série et bouillonnantes encore !

Enfin, à qui était due cette tendance synarchique de nos États Généraux ? A ces mystérieux templiers dont les institutions, recueillies si imparfaitement par les francs-maçons, décèlent clairement la Science Occulte, et auxquels on a fait un crime capital de s'être affiliés aux Orientaux.

C'est ici l'un des enseignements les plus intéressants du livre qui nous occupe ; la *France Vraie* nous montre à découvert ce que peut et ce qu'a fait la Théosophie, Science Suprême, trait d'union de toutes les parties du Monde, comme de tous les produits de l'esprit humain. — Templiers ou Rose-Croix, Alchimistes,

(1) Uen-Tsoug (Tôt-Temour), en 1329 « fit venir à la cour le Grand-Lama auquel il décerna des honneurs plus qu'humains ; les grands lui rendirent hommage en lui présentant à genou la coupe de vin. Comme le grand-lama renfermé dans son impassibilité divine, s'abstenait de tout signe de satisfaction, un lettré lui dit : — « Homme de bien, je sais que vous êtes disciple de Fo et chef des bonzes ; mais vous ignorez peut-être que je suis disciple de Confucius, et l'un des premiers parmi les lettrés de l'Empire. Ainsi trêve de cérémonies ». — Et debout, il lui présenta la coupe. Le grand-lama se leva de son siège, la prit en souriant, et but ». (Cantu vol. XI, p. 218.)

La cour était alors à Pékin, elle revint bientôt en Tartarie. Le cordelier Rubruquis, qui vers 1260 l'avait trouvée à Kara-Koroum, nous dit dans sa relation (Paris, 1634, in-1° et 1839) qu'on est étonné de la tolérance religieuse des Genghis-Kanides. Mangou avait auprès de lui plusieurs prêtres Nestoriens. — Lorsqu'il y avait banquet à la cour, ils entraient les premiers pour prier pour l'Empereur et bénir sa coupe. On introduisait ensuite les ministres du culte mahométan, puis les prêtres patens, et chacun d'eux observait les rites de sa religion. (Cantu, note H.)

Cantu remarque aussi sur les communications de ce temps entre l'Orient et l'Occident, que l'Évangile et les Psaumes furent traduits en langue Mongole et que les tarots chinois furent probablement introduits en Europe par les Mongols (p. 358).

Mages, Initiés, Adeptes, Mahatmas de tous les temps, inconnus, ou martyrisés, vous avez et vous serez toujours les guides véritables de l'humanité, parce que vous seuls avez la grande Synthèse scientifique, clef de la Nature et des lois Divines. Votre doctrine est comme le Soleil, éternelle derrière les nues qui le cachent sans le détruire et qui ne peuvent l'empêcher d'illuminer le monde, pour si peu qu'il réussisse à les écarter.

Espérons que la *France Vraie*, chaud rayon de ce foyer divin, dissipera bien des nuages et rappellera notre chère patrie à la Mission sublime écrite à chaque page de son histoire comme dans le cœur de tous les Théosophistes la : *Fraternité Universelle* par la Science Divine.

(Ch. BARLET (M. S. T.)

PARTIE LITTÉRAIRE

LE COMTE DE GABALIS

par l'abbé de Villars (suite)

— Et cette femme Portugaise, continua-t-il, qui étant exposée dans une île déserte eut des enfants d'un grand singe ?

— Nos Théologiens, lui dis-je, répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bêtes.....

— Vous m'allez encore alléguer, interrompit le Comte, les sales imaginations de vos auteurs. Comprenez donc une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Démons quand ils apparaissent en forme humaine, pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, et s'accommodent ainsi à la bizarre faiblesse des femmes qui auraient horreur d'un beau Sylphe et qui n'en ont pas tant pour un chien ou pour un singe. Je pourrais vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde ; mais j'ai à vous apprendre un plus grand secret. Sachez, mon fils, que tel croit être le fils d'un homme, qui est fils d'un Sylphe ; tel croit être avec sa femme, et, sans y penser, immortalise une Nymphe. Telle femme pense embrasser son mari, qui tient entre ses bras un Salamandre, et telle fille jurerait à son réveil qu'elle est vierge, qui a eu durant son sommeil un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Démon, et les ignorants sont également abusés.

— Quoi ! le Démon, lui dis-je, ne saurait-il réveiller cette fille endormie pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel ?

— Il le pourrait, répliqua le Comte, si les Sages n'y mettaient ordre; mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier les Démonset de s'opposer à leurs efforts. Ne vous disais-je pas, l'autre jour, que les Sylphes et les autres Seigneurs des éléments sont trop heureux que nous voulions leur montrer le Cabale. Sans nous, le Diable, leur grand ennemi, les inquiéterait, et ils auraient de la peine à s'immortaliser à l'insu de filles.

— Je ne puis, repartis-je, admirer assez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les puissances de l'air aident quelquefois les amoureux à parvenir à ce qu'ils désirent. La chose va donc tout autrement; les puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent dans leurs amours.

— Vous l'avez dit, mon fils, poursuivit le Comte, le sage donne secours à ces pauvres peuples, sans lui trop malheureux et trop faibles pour pouvoir résister au Diable, mais aussi quand un sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le nom puissant NEHMAHMIIIAII, et à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAEL, toutes puissances des ténèbres prennent la fuite, et le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'amant d'une demoiselle de Séville; l'histoire en est connue. La jeune Espagnole était belle, mais aussi cruelle que belle. Un cavalier Castillan qui l'aimait inutilement, prit la résolution de partir un matin sans rien dire, et d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fut guéri de son inutile passion. Un Sylphe, trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce temps, et, s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui apprend pour se défendre des traverses que le diable, envieux de son bonheur, eût pu lui susciter, il va voir la demoiselle sous la forme de l'amant éloigné, il se plaint, il soupire, il est rebuté, il presse, il sollicite, il persévère; après plusieurs mois, il touche, il se fait aimer, il persuade et enfin il est heureux. Il naît de leur amour un fils, dont la naissance est secrète et ignorée des parents par l'adresse de l'amant aérien. L'amour continue et il est béni d'une deuxième grossesse. Cependant le Cavalier, guéri par l'absence, revient à Séville, et, impatient de revoir son inhumaine, va au plus vite lui dire qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire et qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez, s'il vous plait, l'étonnement de la fille, sa réponse, ses pleurs, ses reproches et tout leur dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux: il le nie; que leur enfant commun est en tel lieu, qu'il est père d'un autre qu'elle porte: il s'obstine à désavouer. Elle se désole, s'arrache les cheveux; les parents accourent à ses cris. L'amante désespérée continue ses plaintes et

ses invectives. On vérifie que le Gentilhomme était absent depuis deux ans ; on cherche le premier enfant, on le trouve ; et le second naquit en son terme.

— Et l'amant aérien. interrompis-je, quel personnage jouait-il durant tout cela ?

— Je vois bien, répondit le Comte, que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné sa maîtresse à la rigueur des parents ou à la fureur des Inquisiteurs : mais il avait une raison de se plaindre d'elle. Elle n'était pas assez dévote, car quand ces Messieurs se font immortaliser, ils vivent fort saintement, pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliés vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuse aventure d'un jeune seigneur de Bavière.

Il était inconsolable de la mort de sa femme qu'il aimait passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme ; elle le crut et s'alla présenter au jeune homme, disant que Dieu l'avait ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction ; ils vécurent ensemble plusieurs années et firent de très beaux enfants. Mais le jeune Seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il jurait et disait des paroles malhonnêtes : elle l'avertit souvent, mais voyant que ses remontrances étaient inutiles, elle disparut un jour et ne lui laissa que ses jupes et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyez, mon fils, que les Sylphes ont quelquefois raison de disparaître et vous voyez que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fantasques caprices de vos Théologiens, que les peuples des éléments ne travaillent avec succès à leur immortalité, quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

— Mais en bonne foi, Monsieur, repris-je, êtes-vous persuadé que le Démon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles ?

— Ennemi mortel, dit le Comte, surtout des Nymphes, des Sylphes et des Salamandres, car pour les Gnômes, il ne les hait pas si fort ; parce que, comme je crois vous avoir appris, ces Gnômes, effrayés des hurlements des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels que courir risque d'être ainsi tourmentés s'ils acquéraient l'immortalité. De là vient que ces Gnômes et les Démons, leurs voisins, ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnômes, naturellement très amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service et le délivrer d'un grand péril, que de l'obliger à renoncer à son immor-

talité. Ils s'engagent, pour cela, de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation tout l'argent qu'il demande, de détourner les dangers qui pourraient menacer sa vie durant certain temps, ou telle autre condition qu'il plait à celui qui fait ce malheureux pacte : ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnôme, fait devenir mortelle l'âme de cet homme et la prive du droit de la vie éternelle.

— Comment, Monsieur, m'écriai-je, ces pactes à votre avis, desquels les Démonographes racontent tant d'exemples ne se font point avec les Démons ?

— Non, sûrement, reprit le Comte. Le Prince du monde n'a-t-il pas été chassé dehors ? N'est-il pas renfermé ? N'est-il pas lié ? N'est-il pas la terre maudite et damnée qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême et archetypique distillateur ? Peut-il monter dans la région de la lumière et y répandre ses ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne peut qu'inspirer aux Gnômes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les hommes qu'il craint le plus qui soient sauvés, afin que leur âme meure avec le corps.

— Et selon vous, ajoutai-je, ces âmes meurent ?

— Elles meurent, mon enfant, répondit-il.

— Et ceux qui font ces pactes ne sont point damnés ? poursuivi-je.

— Ils ne le peuvent être, dit-il, car leur âme meurt avec le corps.

— Ils sont donc quittes à bon marché, repris-je, et ils sont bien légèrement punis d'avoir fait un crime si énorme que de renoncer à leur Baptême et à la mort du Seigneur.

— Appelez-vous, répartit le Comte, être légèrement punis, que de rentrer dans les noirs abîmes du néant. Sachez que c'est une plus grande peine que d'être damné ; qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer ; que c'est une grande grâce de ne les point consumer dans le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer, et c'est ce que les Sages prêchent aux Gnômes quand ils les rassemblent pour leur faire entendre quel sort ils se font, de préférer la mort à l'immortalité et le néant à l'espérance de l'éternité bienheureuse, qu'ils seraient en droit de posséder s'ils s'alliaient aux hommes sans exiger d'eux ces renoncations criminelles. Quelques-uns nous croient, et nous les marions à nos filles.

— Vous évangélisez donc les peuples souterrains ? Monsieur, lui dis-je.

— Pourquoi non ? reprit-il ; nous sommes leurs Docteurs aussi bien que des peuples du feu, de l'air et de l'eau, et la charité Philosophique se répand indifféremment sur tous ces enfants de Dieu.

Comme ils sont plus subtils et plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles et plus capables de discipline et ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.

— Il doit être en effet ravissant, m'écriai-je en riant, de voir un Cabaliste en chair prôner à tous ces messieurs-là.

— Vous en aurez le plaisir, mon fils, quand vous voudrez, dit le Comte, et si vous le désirez, je les assemblerai dès ce soir et je les prêcherai sur le minuit.

— Sur le minuit ! me récriai-je ; j'ai ouï dire que c'était là l'heure du sabbat.

— Le Comte se prit de rire. Comme vous me faites souvenir là, dit-il, de toutes les folies que les Démonographes racontent sur ce chapitre de leur imaginaire sabbat. Je voudrais bien, pour la rareté du fait, que vous les crussiez aussi.

— Ah ! pour les contes de sabbat, repris-je, je vous assure que je n'en crois pas un.

— Vous faites bien, mon fils, dit-il, car, encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du genre humain, ni de pactiser avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer, comme le croient les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, rassemblent les habitants des éléments pour leur prêcher leurs mystères et leur morale ; et, comme il arrive ordinairement que quelque Gnôme revient de son erreur grossière, comprend les horreurs du néant et consent qu'on l'immortalise, on lui donne une fille, on le marie, la noce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont là ces danses et ces cris de joie qu'Aristote dit qu'on entendait dans certaines îles où pourtant on ne voyait personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce, Sabatius, le plus ancien Gnôme, fut immortalisé, et c'est de Sabatius qu'a pris son nom cette assemblée dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paraît dans les hymnes du divin Orphée. Les ignorants ont confondu les choses et ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinents et de décrier une assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du souverain Etre.

— Je n'eusse jamais imaginé, lui dit-je, que le sabbat fut une assemblée de dévotion

— C'en est pourtant une, répartit-il, très sainte et très Cabalistique ; ce que le monde ne se persuaderait pas facilement. Mais tel est l'aveuglement de ce siècle injuste ; on s'entête d'un bruit populaire et on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau

dire, les sots en sont plutôt crus. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimères que l'on s'est forgées, et donner des preuves manifestes du contraire, quelque expérience et quelque solide raisonnement qu'il ait employés, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux, l'expérience et la démonstration n'ont plus de force et il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le règne de votre Pépin, de convaincre le monde que les éléments sont habités par tous ces peuples dont je vous ai décrit la nature. L'expédient dont il s'avisa fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'air à tout le monde. Ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les arbres, ou campées sous des pavillons superbes ; tantôt sur des Navires aériens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguait au gré des Zéphirs. Qu'arriva-t-il ? Pensez-vous que ce siècle ignorant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux ? Le peuple crut d'abord que c'étaient des Sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les Savants, Théologiens, Jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple ; les Empereurs le crurent aussi ; et cette ridicule chimère alla si avant que le sage Charlemagne et après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de graves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes, voyant le Peuple, les Pédants et les Têtes couronnées même se gendarmer ainsi contre eux, résolurent, pour faire perdre cette sotte opinion qu'on avait de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur république et leur gouvernement, et puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avaient projeté. Le peuple, qui voyait descendre ces hommes, y accourait de toutes parts, prévenu que c'étaient des Sorciers qui se détachaient de leurs compagnons pour venir jeter du venin sur les fruits et dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations et entraînait ces innocents au supplice. Il est incroyable quel grand nombre il en périt par l'eau et par le feu dans tout ce royaume.

Il arriva qu'un jour, entre autres, on vit, à Lyon, descendre de ces navires aériens trois hommes et une femme ; toute la ville s'assem-

ble autour, crie qu'ils sont Magiciens et que Grimoald, duc de Benevent, ennemi de Charlemagne, les envoie pour perdre les moissons des Français. Les quatre innocents ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du pays même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouïes et les ont priés d'en faire le récit. Le peuple entêté n'écoute point leur défense, et il allait les jeter dans le feu quand le bonhomme Agobard, évêque de Lyon, qui avait acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit et, ayant ouï l'accusation du peuple et la défense des accusés, prononça bravement que l'une et l'autre étaient fausses, qu'il n'était pas vrai que ces hommes fussent descendus de l'air, et que ce qu'ils disaient y avoir vu était impossible. Le peuple crut plus à ce que lui disait le bon père Agobard qu'à ses propres yeux, s'apaisa, donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes et reçut avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avait donnée. Ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Pendant comme ils échappèrent au supplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avaient vu, ce qui ne fut pas tout à fait sans fruit, car, s'il vous en souvient bien, le siècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques; ce qui marque que la femme qui avait été chez les Sylphes trouva créance parmi les Dames de ce temps-là, et que par la Grâce de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles par le récit que ces trois hommes firent de leurs beautés; ce qui obligea un peu les gens de ce temps de s'appliquer à la Philosophie, et de là sont venues toutes ces Histoires des Fées que vous trouvez dans les légendes amoureuses du siècle de Charlemagne et des suivants. Toutes ces Fées prétendues n'étaient que Sylphides et Nymphes. Avez-vous lu ces Histoires des Héros et des Fées?

— Non, Monsieur, lui dis-je.

— J'en suis fâché, reprit-il, car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le monde. Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces Palais et ces bois enchantés et tout ce qu'on y voit de charmantes aventures, ce n'est qu'une petite idée de la vie que mènent les Sages, et de ce que le monde sera quand ils y feront régner la Sagesse. On n'y verra que des Héros, le moindre de nos enfants sera de la force de Zoroastre, Apollonius et Melchisédech, et la plupart seront aussi accomplis que les enfants qu'Adam eût eus d'Ève s'il n'avait point péché avec elle.

— Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, interrompis-je, que Dieu ne voulait pas qu'Adam et Eve eussent des enfants, qu'Adam ne devait toucher qu'aux Sylphides et qu'Eve ne devait penser qu'à quelqu'un des Sylphides ou des Salamandres ?

— Il est vrai, dit le Comte; ils ne devaient pas faire des enfants par la voie qu'ils en firent.

— Votre Cabale, Monsieur, continuai-je, donne donc quelque invention à l'homme et à la femme de faire des enfants autrement qu'à la méthode ordinaire ?

— Assurément, reprit-il.

— Hé, Monsieur, poursuivis-je, apprenez-la-moi donc je vous en prie.

— Vous ne la saurez pas d'aujourd'hui s'il vous plait, me dit-il en riant; je veux venger les peuples des éléments de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétendue diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez revenu maintenant de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de méditer et délibérer devant Dieu, à quelle espèce de Substances élémentaires il sera plus à propos pour sa gloire et la vôtre de faire part de votre immortalité.

— Je m'en vais cependant me recueillir un peu pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux Gnômes.

— Allez-vous, lui dis-je, leur expliquer quelques chapitres d'Averroès ?

— Je crois, dit le Comte qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela ; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'homme pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroès, après Aristote, a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse : l'une sur la Nature de l'entendement et l'autre sur le Souverain bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul entendement créé qui est l'image de l'Incréé et que cet unique entendement suffit pour tous les hommes; cela demande explication. Et pour le souverain bien Averroès dit qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique, car l'homme, dès cette vie, peut et est créé pour jouir de Dieu, comme vous entendrez un jour et comme vous éprouverez quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'entretien du Comte de Gabalis; il revint le lendemain et me porta le Discours qu'il avait fait aux peuples souterrains ; il est merveilleux ! Je le donnerais avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse et moi nous avons eus avec ce Grand homme, si j'étais sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit et ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse au dépens des fous. Si je vois qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est

capable de produire, et qu'on ne fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Sciences secrètes, sous le prétexte de les tourner en ridicules, je continuerai à me réjouir de Monsieur le Comte, et je pourrai former bientôt un autre Tome.

LETTRE A MONSEIGNEUR.....

Monseigneur,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prends en faveur du meilleur des miens, de vous supplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétends pas vous engager par là à aucune des suites que mon Ami l'Auteur s'en promet peut-être, car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit que vous vous faites un grand point d'honneur de me dire jamais que ce que vous pensez, et qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare et si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon si vous le trouvez méchant. Mais ce que je désirerais de vous, *Monseigneur*, et de quoi je vous prie très humblement, c'est que vous ayez la bonté de décider un différend que nous avons eu ensemble. Il ne fallait pas tant étudier, *Monseigneur*, et devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférablement aux Docteurs. Voici donc la dispute que j'ai eue avec mon Ami.

J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, lui ai-je dit, est une Science sérieuse que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement : il fallait la réfuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur des choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme sur quelque sujet que ce soit, il est de plus très dangereux de railler en celui-ci et il est fort à craindre que la dévotion ne semble y être intéressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint ou il joue très mal son rôle ; et s'il parle en Saint, il impose aux esprits faibles par cette Sainteté apparente, et il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire ne les refute.

Mon Ami répond à cela avec cette présomption qu'ont les Auteurs qui défendent leurs Livres, que si la Cabale est une science sérieuse, c'est qu'il n'y a que des mélancoliques qui s'y adonnent, qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le style Dogmatique, il s'était trouvé si ridicule lui-même de traiter sérieusement des sottises qu'il avait trouvé plus à propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chimères qu'on autorise quand on les combat gravement, et qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se jouant. Comme il sait assez bien les Pères, il m'a allégué là-dessus Tertullien. Vous qui le savez mieux que lui et moi, jugez, *Monseigneur*, s'il l'a cité à faux. *Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur.* Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens qui étaient une manière de Cabalistes très visionnaires.

Quant à la Dévotion qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une nécessité inévitable, dit-il, qu'un Cabaliste parle de Dieu ; mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-ci, c'est qu'il est d'une nécessité encore plus inévitable pour conserver le caractère Cabalistique, de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte, et les esprits faibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis s'ils se laissent enchanter par cette dévotion extravagante ou si les railleries qu'on en fait ne lèvent pas le charme.

Par ces raisons et par plusieurs autres que je ne vous rapporterai pas, *Monseigneur*, parce que j'ai envie que vous soyez de mon avis, mon Ami prétend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord, s'il vous plaît. Je maintiens qu'il serait bon de procéder contre les Cabalistes et contre toutes les Sciences secrètes par de sérieux et vigoureux arguments. Il dit que la vérité est gaie de sa nature et qu'elle a bien plus de puissance quant elle rit ; parce qu'un Ancien, que vous connaissez sans doute dit en quelque lieu dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée : *Convenit veritati ridere, quia letans.*

Il ajoute que les Sciences secrètes sont dangereuses si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en éventer le ridicule mystère et pour détourner le monde de perdre le temps à leur recherche, en lui en apprenant le plus fin et lui en faisant voir l'extravagance.

Prononcez, *Monseigneur*; voilà nos raisons. Je recevrai votre Décision avec ce respect que vous savez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

FIN

LE RÊVE

Au centre du Globe, oiseau planétaire,
Telle qu'un cœur rouge au sein d'un condor,
Est une caverne aux lourds piliers d'or,
Où fermente et bout le Sang de la Terre.

Là des anges noirs aux fronts embaumés
Apportent, rangés en pâles cohortes,
L'immortel parfum des corolles mortes,
L'immortel azur des yeux refermés.

*Ils portent l'essor des ailes flétries,
Ils portent l'espoir des anciens matins,
Et tous les rubis des couchants éteints,
Et tous les baisers des lèvres taries.*

*Ils portent les ris des fronts décharnés,
Ils portent les voix des lyres mourantes,
Et leurs bras sont pleins de grappes fleurantes
De fruits disparus et de seins fanés.*

*Et tout, chants, rayons, sourires et roses.
Tout ce qui fut beau, splendide et divin,
S'engouffre, aboli, s'engouffre sans fin
Dans le grand creuset cosmique des choses.*

*Dans le grand creuset que, grave et fumant,
De sa noire main pleine d'étincelles,
L'Archange de Mort aux pesantes ailes
Agite en cadence, éternellement.*

*Et dans ce creuset aux parois sonores
Est l'Essence d'or aux fauves couleurs,
Qui dans une goutte a toutes les fleurs,
Toutes les beautés, toutes les aurores.*

*Or, pieusement, dans cet antre obscur,
Vers le grand creuset qui gronde et rougeoit,
Arrive, éclatant, dans un vol de joie,
L'Archange de Vie aux ailes d'azur.*

*Il vient de là-haut, il vient des vallées
Où s'ouvrent les yeux, où chantent les nids ;
Et sa vue est bonne ; et ses pieds bénis
Parsèment le sol de fleurs étoilés.*

*Il vient radieux. Et, penchant sa main
Vers le grand creuset en effervescence,
Il prend une goutte auguste d'Essence
Avec une fleur albe de jasmin.*

*Et puis il repart. Et son aile effleure
Les doux anges noirs en recueillement.
Et la goutte d'or et d'enchantement,
Il la met au front d'un homme qui pleure.*

*Et l'homme tressaille. Et les cieus vermeils
Ouvrent leurs splendeurs pour ses yeux moroses.
Il sent dans son front renaître des roses,
Il sent dans ses pleurs germer des soleils !*

*La Goutte fleurit dans ses chairs pââmées !
A lui les parfums, à lui les essors !
Pauvre, il voit les soirs lui jeter leur ors ;
Amoureux, il voit ses bras pleins d'almées !*

*La Goutte fleurit dans son front vainqueur !
A lui les baisers, les chants et les gloires !
C'est en vain qu'il sent au fond des nuits noires
Les crocs du Destin lui percer le cœur :*

*S'il pleure, il sourit ; s'il tombe, il se lève !
Toujours combattant, mais jamais dompté,
Il marche, étouffant la Réalité
Sous la floraison magique du Rêve !*

JEAN RAMEAU.

PENSÉES

La pensée n'est qu'un souffle, mais ce souffle remue le monde. (*V. Hugo.*)

* *

La vie a son secret, la mort a son mystère,
Pour une fleur peut-être on revient sur la terre. (*Brisoux.*)

* *

Je suis un être éternel, mais les formes de mon être sont muables. Donc je puis être perfectible.

Le monde est éternel, mais les formes du monde ont changé, changent et changeront ; donc le progrès peut entrer dans le monde. (*Pierre Leroux.*)

* *

Lohengrin n'est pas un poème qui se rattache exclusivement à la tradition chrétienne, mais son origine est purement humaine ; elle remonte à une antiquité primordiale... et c'est le cas de tous les mythes chrétiens les plus caractéristiques, les plus saisissants. (*Rich. Wagner.*)

FAITS ET NOUVELLES

Bibliothèque occulte. — Dernièrement a eu lieu en Angleterre la vente de la bibliothèque de Frederick Hockley, comportant des ouvrages importants sur les sciences occultes, imprimés et manuscrits. Les amateurs trouveront quelques-uns de ses ouvrages sur les catalogues de M. Redway, l'éditeur de la Société Théosophique à Londres (York street; Covent garden) ainsi que de curieux livres sur l'astrologie, le mysticisme, le magnétisme, la démonologie, l'alchimie, le rosecrucianisme, la kabbale, etc.

Alexandre Gérard, voyageur au Tibet. — Extrait de sa biographie (Michaud, t. XVI p. 283). « Il dut, pour s'acquitter de ces missions, passer plusieurs années dans les contrées encore inconnues de la Tartarie chinoise et sur les montagnes de l'Himalaya. Il traversa ces gigantesques montagnes où aucun Européen avant lui n'avait posé le pied, il franchit des sommets jusque là réputés inaccessibles.

Il résulte de son témoignage que ces montagnes sont habitées jusqu'à des hauteurs effrayantes. Il a vu des champs cultivés et des moissons à quatorze et seize mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Des tribus pastorales avec leurs nombreux troupeaux, leurs chiens et leurs chevaux, trouvaient aussi leur subsistance à cette énorme élévation.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il paraît que la science a autrefois fleuri dans ces contrées ignorées. Gérard y a découvert une sorte d'encyclopédie écrite en langue tibétaine. Cet ouvrage forme quarante-quatre volumes. Cinq volumes y sont consacrés à la médecine. Le docteur Jacques-Gilbert Gérard, frère du capitaine Gérard et son compagnon dans ce voyage, fit rencontre au Tibet d'un savant hongrois nommé Cosma de Konas qui s'y était établi et qui avait profondément étudié ces peuplades. Il lui montra un livre d'anatomie avec des planches lithographiées représentant les différentes parties du corps humain. C'était un livre fort ancien. Le capitaine Gérard pensait qu'à une époque inconnue de l'histoire, les arts et les sciences, persécutés dans les plaines de l'Hindoustan, s'étaient réfugiés dans les montagnes du Tibet. Il est certain que la lithographie y est connue et pratiquée de temps immémorial. On y trouve des écoles et des méthodes d'instruction élémentaire assez semblables à la méthode de Lancaster. » Gérard est mort le 15 décembre 1840.

CONFÉRENCES, RÉUNIONS

Encore Donato. — Le 11 août, M. Donato a donné une séance d'hypnotisme au théâtre d'Ostende, et le 12 à la salle du Casino. La *Flandre libérée* se plaint de ce que les élèves de l'école des mousses auraient été mis à sa disposition pour cette exhibition, l'école ayant été fondée pour faire des marins et non pour fournir des sujets aux magnétiseurs. M. Dufour, chef supérieur de la marine, a cru évidemment bien faire; c'est un spirite convaincu et un excellent homme qui ne se doute pas des dangers qui peuvent résulter de ces pratiques, une fois l'hypnotiseur parti.

Séances Reybaud. — M. Alf. Reybaud a repris ses curieuses séances du lundi soir, à la salle des conférences du boulevard des Capucines. Ces séances ont au moins l'avantage de n'être pas dangereuses, et c'est beaucoup.

REVUE DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Les Invisibles. — M. Anatole France, dans le *Temps* du 12 juillet, parle du nouveau livre de Guy de Maupassant, le *Horla*. Pour lui, il a un moyen de rendre visible le buveur de lait invisible : « Je tâcherais de lui faire avaler de la garance pour le colorer en rouge des pieds à la tête. » « A cela près, ajoutait-il, et pourvu qu'ils ne boivent ni lait ni eau, les invisibles peuvent fort bien exister. Et pourquoi non ? je vous prie. Qu'y a-t-il d'absurde à supposer leur existence ? C'est l'hypothèse contraire, pour peu que l'on y songe, qui choque la raison. Car ce serait un grand hasard si la vie, dans toutes ses formes, combattait sous nos sens, et si nous étions constitués de manière à embrasser l'échelle entière des êtres. Pour nous apparaître, il faut que la vie se manifeste dans des conditions très particulières de température. Si elle existe dans les milieux gazeux, ce qui, après tout, n'est pas impossible, nous n'en pouvons rien connaître, et ce n'est pas une raison pour la nier. La matière n'a pas, à l'état gazeux, moins d'énergie qu'à l'état solide. Pourquoi les soleils, qui semblent remplir dans l'univers, au centre de chaque système, des fonctions royales et paternelles seraient-ils le séjour de l'éternel silence ? Pourquoi ne porteraient-ils pas dans leurs vastes flancs la vie et l'intelligence en même temps que la chaleur et la lumière ? Et pourquoi l'atmosphère des planètes, pourquoi l'atmosphère de la terre ne seraient-elles pas également habitées ? Ne peut-on imaginer des êtres très légers, tout à fait diaphanes, puisant leur nourriture dans les couches atmosphériques supérieures ? »

Rien n'empêche qu'il n'existe des enfants de l'air, comme il existe des enfants des eaux et des fils de la terre. »

L'Inquisition au XIX^e siècle. — Notre ancien frère Richet, publie ses grandes découvertes dans la *Revue Scientifique* du 11 septembre. Molière et Torquemada ont de quoi rire : « Si on prend un lapin bien portant et bien nourri, ayant une température normale moyenne de 39°,6, et qu'on enfonce dans la région antérieure du cerveau une aiguille mince ou un stylet, on verra la température monter rapidement. Dans les cas heureux (?) l'ascension thermique peut être de 2°, en moins d'une heure.... j'ai peut-être (?) fait l'expérience plus d'une soixantaine de fois... » Conclusion : « l'animal mange, marche, ne présente aucun phénomène pathologique appréciable. Il meurt dans la nuit » ! Nous tirons l'échelle là-dessus ; l'expérience est concluante ; l'animal n'est pas malade, il ne souffre pas, il meurt dans la nuit. Quel cas heureux ! Il faudrait pourtant une loi rappelant à certains savants, qu'ils sont des hommes comme nous autres !

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

— Le président de l'*Isis*, M. Dramard, vient de partir pour l'Algérie où l'on devra lui écrire désormais à l'adresse suivante : 10, rue de la Douane, Saint-Eugène, près d'Alger (Algérie).

— A dater de maintenant, l'*Isis* prend une part active aux productions théosophiques publiées en France ; le *Lotus* devient son organe officiel et plusieurs volumes vont ouvrir la série de ses publications.

— La réunion mensuelle s'est tenue le dernier mercredi d'octobre. Nous en reparlerons dans le prochain numéro.

— Un nouvel organe théosophique ayant pour titre **El Teósofo** vient de paraître à la Plata; il est rédigé en espagnol. S'adresser à l'administration, Calles 4 y 45, la Plata.

— Le *Path* nous apprend que notre frère brahmine, *Mohini M. Chatterji*, que les théosophes ont connu à Paris et dont nous avons un article dans le présent numéro, a quitté Boston pour se rendre dans l'Inde.

— Le Président de la Société Théosophique, H. S. Olcott, vient de traduire en anglais *l'Humanité posthume*, par Ad. d'Assier, en y ajoutant des notes. On sait que notre président est l'auteur d'un livre très répandu chez les spirites, intitulé *People from the other World* (gens de l'autre monde).

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky; abonnement 25 fr. **Sommaire de Septembre** (traduction) : *Le Bouddhisme au Japon*, par Maurice Fréjal. — *L'auto-lévitation d'un lama*, par Sreenath Chatterjee. — *Kaiva Sanavanta*, de Iyri Thandavaraya Swamigal. — *La Bhagavad Gita et les principes microcosmiques*, par Navroji Dorabji Khandalvala. — *Orcus : le Passé et l'Avenir*, par C. J. — *Sentences morales tirées du Mahabharata*. — *Études ésotériques : les dimensions de l'espace* par le vicomte de Figuière. — *Lettres rosicruciennes*, traduites de l'allemand par F. Hartmann. — *La Kabbale et le microcosme*, par Montague R. Lazarus. — *Revue* : *Le Rig véda sarnita et bashya*; *Biologie solaire*. — *Supplément, etc.*

Lucifer (*texte anglais*) : revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et Mabel Collins; Londres; Redway éditeur; abonnement : 15 fr. **Sommaire de Septembre** (traduction) : *Ce qu'il y a dans un nom* : — *Pourquoi cette revue est appelée Lucifer*. — *Commentaires de Lumière sur le Sentier*, par l'auteur. — *L'Histoire d'une planète*, par H. P. Blavatsky; — *La fleur et le fruit*, par Mabel Collins. — *Karma : une loi de la vie*, par B. Keightley. — *Le mystère de tous temps*. — *Les quatre nobles vérités de bouddhisme*, par St-Georges Lane-Fox. — *La fin d'un bon Lama*. — *La naissance de la lumière*, tiré d'Eliphas Lévy. — *Un vrai théosophe*, par A. J. R. — *La vengeance d'un fantôme*, par Tighe Hopkins. — *Notes littéraires, etc.*

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Septembre** (traduction) : — *L'âme humaine. Lutte entre Platon et Aristote à propos de son existence*, par Auguste Niemann. — *Un chapitre de la question de l'Instinct*, par Julius Duboc. (n° 2 *Instinct et passions*) — *L'éther comme solution du problème mystique*, par Hellenbach. (4° *les Métamorphoses du corps astral*. — 5. *L'extension de notre pouvoir de connaître* — 6° *philosophie et science*. — *Psychologie de la Cabale*, par Carl zu Leiningen. — 1. *L'âme dans la vie*. — Communication lue à la société psychologique de Munich). — *Les Élémentaires, Sommes-nous autorisés à les admettre ?* par Jean S. Haussen. — *De la preuve des témoignages*, par Ludwig Kuhlenbeck, Dr en droit. — Notes diverses : Encore les expériences publiques de Charcot sur l'hypnotisme : qu'est-ce donc que font ainsi ces savants français ? — Le Mystère de tous les temps renfermé dans toutes les religions. — Télépathie. — Anthropine au 17^e siècle, etc.

The Path (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W. Q. Judge; abonnement 10 fr. — **Sommaire de Septembre** (traduction) : *Lettres sur le vrai*, par Jasper Niemand. — *La poésie de la réincarnation dans la littérature occidentale*, par E. D. Walker. — *Notes sur la lumière astrale* tirées d'El. Lévy. — *Le « mot »*, par Fr. Hartmann. — *Notes littéraires* : *Lucifer*; *la Bhagavad Gita*; *Parmi les Rosecroix*; *Swedenborg le bouddhiste, etc.* — *Propos d'après-midi*, par Julius.

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.

TOURS. — IMPRIMERIE E. ARBAULT ET C^o, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

RENSEIGNEMENTS A L'USAGE DES ÉTRANGERS

La Société Théosophique a été fondée à New-York en novembre 1875. Ses fondateurs ont cru que la Science et la Religion gagneraient à une renaissance des anciennes littératures sanscrite, palé, zende et autres, dans lesquelles les Sages et les Initiés ont conservé, à l'usage du genre humain, des vérités de la plus haute valeur touchant l'homme et la nature. Il leur a semblé que pour faire face à l'invasion d'un matérialisme par trop grossier et pour affermir le sentiment religieux qui tend à disparaître, il fallait créer une Société absolument étrangère à tout esprit de secte, réunissant sur un terrain de conciliation les hommes instruits de toutes les races, afin de travailler de cœur et d'âme à la recherche désintéressée de la vérité et à sa propagation parmi tous nos semblables indistinctement.

Voici, en quelques points, le but que s'est donné la Société Théosophique.

PREMIÈREMENT. — Former le noyau d'une Fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de credo, de sexe ou de couleur.

SECONDEMENT. — Encourager l'étude des littératures, religions et sciences aryennes et orientales.

TROISIÈMEMENT. — (Objectif poursuivi par une partie des membres de la Société). Se livrer à l'investigation des lois inexplicables de la nature et des pouvoirs psychiques de l'homme. (Règlement de 1886.)

On ne demande à aucun candidat se joignant à la Société quelles sont ses opinions religieuses, et il n'est pas permis de s'immiscer dans ses croyances, mais tout membre doit, avant son admission, promettre de montrer envers ses confrères la même tolérance que celle qu'il revendique pour lui-même.

Le Quartier général, les bureaux et le Comité de direction sont à Adyar, faubourg de Madras (Indes anglaises) où la Société possède une propriété de 27 acres et des bâtiments spacieux ; l'un de ces bâtiments est consacré à la Bibliothèque orientale, l'autre contient une vaste salle où le Conseil général se réunit en Convention, le 27 décembre de chaque année.

La Société n'a pas encore de dotation, mais elle possède un noyau de fonds dont le placement produit un revenu servant à défrayer les dépenses courantes ; actuellement, on a fait face à celles-ci à l'aide des droits d'entrée, des donations, et d'une légère souscription annuelle demandée à chaque membre. Aucun salaire n'est payé : tout l'ouvrage est fait par des volontaires qui reçoivent une nourriture simple et les objets d'habillement nécessaires, quand leurs moyens privés les mettent dans cette nécessité. Pour s'enrôler dans le personnel actif, avec ou sans résidence au quartier général, il faut en faire la demande au président du Conseil, préalablement et invariablement, et en obtenir un consentement écrit.

L'administrateur officiel de tous les biens de la Société est en ce moment son Président, et les legs et donations doivent être faits en son nom personnel, suivant la formule légale du code du pays où le testateur exécute son testament. La donation faite au nom de la Société n'est pas valide. L'emploi des fonds est contrôlé par le Conseil et, chaque année, un rapport sur la situation financière est rendu, vérifié et publié pour l'information générale. Le Conseil est composé d'office de tous les Présidents des Branches.

La Société, comme telle, est étrangère à la politique comme à tous les sujets qui ne rentrent pas dans sa sphère déclarée de travail. Le Règlement défend formellement aux membres de compromettre sa stricte neutralité en ces matières.

Le *Theosophist* est une propriété privée et ne sert à la Société que pour répandre les nouvelles officielles. Elle n'est pas responsable du reste des écrits.

De nombreuses Branches de la Société se sont formées en différentes parties du monde et de nouvelles s'organisent constamment. Chaque Branche ordonne ses statuts et dirige ses propres affaires locales sans l'intervention du Quartier général ; à condition cependant que les règles fondamentales de la Société ne soient point violées.

La personne désireuse de se joindre à la Société devra s'adresser à la Branche locale, s'il en existe ; si non, au président, à Adyar. Une feuille lui sera fournie qu'elle devra signer, de concert avec deux membres qui lui serviront de parrains, et elle aura à payer une cotisation d'entrée de 25 francs, plus la souscription de 2 fr. 50, de la première année, d'avance. Si le postulant ne connaît pas de membres pour se faire recommander, il pourra correspondre directement avec le président. S'il est accepté, il recevra d'Adyar un diplôme gravé, portant le cachet de la Société et lui donnant le titre de membre. Une personne ne peut appartenir à deux Branches simultanément, mais si elle change de résidence, elle peut changer de Branche avec le consentement de celle à laquelle elle désire se joindre. Sa qualité de Membre de la Société Théosophique est indépendante de son association à une Branche.

Les Branches suivantes sont celles qui existaient à la date du 30 septembre 1886 :

États-Unis d'Amérique. — New-York; Philadelphie; Boston; Malden; Rochester; Cincinnati; Saint-Louis; San-Francisco; Los Angeles; Washington, D. C.; Chicago; Aldrich; Ala.

Grande-Bretagne. — Londres; Edimbourg; Dublin.

Continent-Européen. — Elberfeld; Corfou; Odessa; La Haye; Paris.

Australie. — Brisbane.

Afrique. — Queenstown, Colonie du Cap (en formation).

Indes Occidentales. — Saint-Thomas, Port-au-Prince (en formation).

Ceylan. — Colombo; Kandy; Galle; Matara; Bentota; Panadure; Welitara.

Les renseignements au sujet des affaires de Section bouddhique de la Société Théosophique, doivent être demandés, au secrétaire de la Société Théosophique de Colombo, 61, Maliban Saint-Pettah, Colombo, qui se fera également un plaisir de recevoir les visiteurs, spécialement les théosophes débarquant dans ce port.

Birmanie britannique. — Rangoun.

Inde. — Adoni; Aligarh; Allahabad; Anantapur; Arcot; Arni; Arrah; Bangalore City; Bangalore Cantonment; Bankipore; Bankura; Bara Banki; Bareilly (Oudh); Baroda; Beauleah; Bellary; Benares; Berhampore; Bhagulpore; Bhavnagar; Bhowonipore; Bolaram; Bombay; Burdwan; Calcutta; Cawnpore; Chakdighi; Chingleput; Chinsurah; Chittoor; Coconada; Coimbatore; Coimbatonum; Cuddalore; Dacca; Dakshineswar; Darjiling; Delhi; Dindigul; Dumraon; Durbungha; Fatehgarh; Fyzabad; Ghazipore; Gooty; Gorakhpur; Guntoor; Gya; Hoshangabad; Howrah; Hyderabad; Jamalpore; Jessore; Jeypore; Jubulpore; Karur; Kapurthaja; Karwar; Kishuaghur; Kurnool; Lucknow; Madras; Madura; Mayaveram; Meerut; Midnapore; Moradabad; Muddehpooora; Nagpur; Narail; Negapatam; Nellore; Noakhali; Ootacamund; Orai; Palligat; Paramakudi; Periakulam; Pondicherry; Poona; Rae Bareli; Rawalpindi; Saidpur; Searsole; Secunderabad; Seoni-Chappara; Sholapore; Siliguri; Simla; Srivillipattur; Tanjore; Tinnevely; Tiruppatur; Trevandrum; Trichinopoly; Vellore; Vizianagram.

Le nombre des chartes accordées jusqu'à ce jour, s'élève à 136.

Pour les renseignements on est prié de s'adresser : **En France**, à M. L. Dramard, 76, rue Claude-Bernard (en son absence à M. F. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris). — **En Angleterre**, à Miss F. Arundale, 77, Elgin Crescent, W. Londres. — **En Allemagne**, à Herr Franz Gebhard, 17, Platz-hoffstrasse, Elberfeld. — **En Russie**, à M. Gustave Zorn, Odessa. Dans les Iles Ioniennes, à Otho Alexander, Esq., Corfou. — **En Amérique**, à W.-Q. Judge, Box 2659, New-York. — **En Australie**, à W. H. Terry, Esq., Melbourne. — **Dans l'Afrique du Sud**, à J. M. Parsonson, Esq., Queenstown. — **Dans les Indes Occidentales**, à Chas. E. Taylor, Esq., Saint-Thomas. — **En Birmanie**, à Norman Duncn, Esq., Rangoun. — **Dans l'Inde**, au Président de la Société, au quartier général, à Adyar, Madras.

Les affaires d'argent peuvent être traitées avec M. T. Vija Raghava Charlu, secrétaire de la S. T., à Adyar, Madras (Inde Anglaise) pendant la maladie du trésorier.

Les envois d'argent pour le compte de la Société peuvent s'effectuer par mandats-poste anglais payables « to The Secretary T. S. » ou des valeurs toujours à l'ordre de H.-S. Olcott au nom de qui est le compte de la Société, à Londres. Lorsqu'on le juge plus facile, on peut faire les paiements à Miss F. Arundale (adresse donnée ci-dessous).

On peut se procurer les publications de la Société chez les agents dont les noms suivent :

Paris, Georges Carré, rue Saint-André-des-Arts, 58. — **Londres**, George Redway, 15, York str. Covent Garden; ou Miss Arundale, 77, Elgin Crescent, Notting Hill. — **New-York**, The Fowler and Wells Co., 753, Broadway. Brentano Bros., 5 Union Square. — **Boston**, Colby and Rich, Bosworth Street; Cupples Upham et C., 283, Washington St.; Occult Publishing Co. — **Chicago**, J. C. Bundy, La Salle Street. — **Australie**, W. H. Terry, 84, Russel Street, Melbourne. — **Chine**, Kelly and Walsh, Shanghai. — **Indes Occ.**, C. E. Taylor, St. Thomas. — **Ceylan**, J. R. De Silva, Surveyor General's Office, Colombo. — Don Timothy Karunaratne, Kandy. — **Inde**. Calcutta, Norendro, Nat Sen, *Indian Mirror* Office; Bombay, Tukaram Tayta, 23, Rampart Row, Fort; Madras, L. Venkata Varadarajulu Naidu, Royapetta High Road; Bangalore, A. Narainswamy Moodelliar et C., Mysore Hall; Rangoon, Norman Duncan, Superintendent Fire Department Dalhousie Street; Lucknow, Pandit Jwala Prasad Sankhadhara, Kaisarbagh; Jubulpore, Kalicharan Bose, Head Master, City Aided School; Bhagalpore Ladli Mohun Glose Medical Practitioner.

Noms des fonctionnaires pour l'année courante :

Président, Henry S. Olcott; *Secrétaire-Correspondant*, H. P. Blavatsky; *Secrétaires*, A. J. Cooper-Oakley, T. Vijiaraghava Charlu, C. Leadbeater; *Trésorier*, N. C. Mukerji; *Trésorier-Assistant*, Miss Francesca Arundale.

LIVRES

DONT LA LECTURE EST RECOMMANDÉE AUX THÉOSOPHISTES

On peut se procurer ces livres ainsi que tous ceux qui sont cités dans le **LOTUS**,
chez M. CARRÉ, libraire-éditeur, 58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS.

LIVRES EN FRANÇAIS

Le Monde occulte , traduction d' <i>Occult World</i> de A. P. Sinnett, augmenté d'une préface, d'une postface et de notes. 366 pages (franco).	3 50
La Science occulte , étude sur la doctrine ésotérique, par L. Dramard. 2 ^e édition (franco).	1 »
Le Bouddhisme selon le canon de l'Eglise du Sud, traduction de la 14 ^e édition de <i>Buddhist Catechism</i> de H. S. Olcott; augmenté de notes (franco).	1 50
La Théosophie Bouddhiste , par lady Caithness, duchesse de Pomar.	2 »
Lumière sur le Sentier (traité de sagesse orientale), traduction de <i>Light on the Path</i> , édition américaine, broché.	1 25
Relié comme un livre de poche	3 50
La Nouvelle Théosophie , par J. Baissac (Revue de l'Histoire des Religions. Tome X, n ^o 1). » »	
Réplique de M ^{me} Blavatsky à M. T. (Bulletin de la Société d'études psychologiques).	0 50
Ma Dernière , <i>ibid.</i>	0 50
Essai de Sciences maudites (1 ^{re} partie, au seuil du mystère), par S. de Guaita.	2 »
La Bhagavat Gita , poème indien, traduit par Em. Burnouf (accompagné du texte).	5 »
La Mission des Juifs , par Saint-Yves d'Alveydre. Prix.	20 »
Le Spiritisme , par le Dr P. Gibier.	4 »
Les Forces non définies , par A. de Rochas	15 »
L'Humanité Posthume , par J. d'Assier	3 50
Terre et Ciel , par J. Reynaud	7 »
La Pluralité des mondes habités , par Flammarion	3 50
Dieu dans la Nature , <i>ibid.</i>	4 »
Contemplations scientifiques	3 50
Le Lendemain de la mort , par L. Figuiér.	3 50
La Bible dans l'Inde , par L. Jacolliot.	6 »
Le Spiritisme dans le monde , <i>ibid.</i>	6 »
Histoire philosophique et politique de l'Occulte , par F. Fabart.	3 50

La Vie et la Pensée , par E. Burnouf.	7 »
De la Suggestion mentale , par le Dr Ochornowicz. Prix	5 »
Psychologie transformiste (évolution de l'intelligence), par Bourguès.	1 »
La Chute d'un ange , par A. de Lamartine	3 50
Le Pape , par V. Hugo.	0 50
Religion et Religions , <i>ibid.</i> Ensemble.	1 »
L'Anc , <i>ibid.</i>	
Louis Lambert et Scraphitus , par H. Balzac. Prix.	1 25
Ursule Mirouet , <i>ibid.</i>	1 25
Les Paradis artificiels , par C. Beaudelaire	3 50
Zanoni , par B. Lytton.	2 50
Les Civilisations de l'Inde , par le Dr Le Bon (édition de luxe).	30 »

LIVRES EN ANGLAIS ET AUTRES LANGUES

The Purpose of Theosophy, by M^{re} A. P. Sinnett. — *Esoteric Buddhism*, by A. P. Sinnett. — *Isis Unveiled*, by H. P. Blavatsky. — *Five Years of Theosophy*. — *The Idyll of the Wite Lotus* by M. C. — *Man, Fragments of Forgotten History*, by two chelas. — *Magic, white and black*, by F. Hartmann. — *Theosophy, Religion, and Occult Science*, by H. S. Olcott. — *The Nature and Aim of Theosophy*, by J. D. Buck. — *The Yoga Philosophy*, by Patandjaly. — *The Light of Asia*, by Ed. Arnold. — *People from the other World*, by H. S. Olcott. — *A Strange Story*, by Lytton. — *The Coming Race*, by do. — *Karma*, a novel by A. P. Sinnett. — *United*, a novel by same. — *Incidents in the Life of M^{re} Blavatsky*, by the same. — *Paracelsus: an Adept of Secret Science*, by F. Hartmann. — *Les 108 Oupanishads* en sanscrit et caractères télougous (en un volume). — *La Bhagavat Gita* en sanscrit et en caractères dévanagaris (jolie édition de poche). — *Nombreux ouvrages* en ourdou, hindi, tamil, bengali, allemand, suédois.

SOMMAIRE DU N° 4 (JUIN 1887):

H. P. Blavatsky : Juges ou Calomnieux? — **Ch. Barlet** : L'Initiation. — **Bert. Keightley** : La Doctrine Secrète. — **W. Ashton Ellis** : La Théosophie dans les ouvrages de Richard Wagner. — **R. Caillié** : Pauvres Bêtes ! **Abbé de Villars** : Le comte de Gabalis. — **Jean Rameau** : L'Idole de Boue (poésie). — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des Conférences, etc. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.

SOMMAIRE DU N° 5 (JUILLET-AOUT 1887):

Soubba Rao : Le Brahmanisme et les sept principes de l'homme. — **H. P. Blavatsky** : Appendice. — **Papus** : Franc-Maçons et Theosophes. — **Ch. Barlet** : L'Initiation. — **X** : Le désir de vivre est-il de l'égoïsme? — **Damodar K. Mavalaukar** : Contemplation. — **Abbé de Villars** : Le comte de Gabalis. — **Amaravella** : Grimaces (poésie). — Pensées. — Faits et nouvelles. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.

SOMMAIRE DU N° 6 (SEPTEMBRE 1887):

H. P. Blavatsky : Fausses conceptions. — **Ch. Barlet** : L'Initiation. — **W. Ashton Ellis** : La Théosophie dans les ouvrages de Richard Wagner. — **Abbé de Villars** : Le comte de Gabalis. — **Amaravella** : Tout ou Rien (poésie). — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des Conférences, etc. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.

SOMMAIRE DU N° 7 (OCTOBRE 1887):

Le Tintoret : Portrait de Paracelse. — **Fr. Hartmann** : Paracelse, sa vie, ses œuvres. — **Papus** : Le Sepher Jesirah (traduction inédite); les 50 Portes de l'Intelligence; les 32 Voies de la Sagesse. — **B. Keightley** : La force éthérique de Keeley. — **Hadji-Erinn** : Aum ! — **C. Gardenti** : Le Royaume de Dieu de M. Alber Jhouney. — **Abbé de Villars** : Le Comte de Gabalis. — **F. K. Gaboriau** : Vision nirvanienne (poésie). — Pensées. — Faits et nouvelles — Revue des conférences, etc. — Revue des journaux et périodiques. — Petit bulletin théosophique.
